

N° 1—3. I—II.

JANVIER—MARS

1935

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE
DES SCIENCES ET DES LETTRES

CLASSE DE PHILOGIE,
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1935

Publié par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres sous la direction de M. S. Mikucki directeur de la Chancellerie de l'Académie.

Nakładem Polskiej Akademji Umiejętności.
Drukarnia Uniwersytetu Jagiell. w Krakowie pod zarządem J. Filipowskiego.

**BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE
DES SCIENCES ET DES LETTRES**

**CLASSE DE PHILOGIE,
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE**

ANNEE 1935



**CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1936**

REVUE INTERNATIONALE
DE L'ACADEMIE POLONAISE
DES SCIENCES ET DES LETTRES

CLASSE DE PHILOSOPHIE
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOGOPIE

ANNEE 1933

Publié par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres sous la direction de M. S. Mikucki directeur de la Chancellerie de l'Académie.



R 103

Nakładem Polskiej Akademji Umiejętności.
Drukarnia Uniwersytetu Jagiell. w Krakowie pod zarządem J. Filipowskiego.

Table des matières.

	Page
N° 1—3.	
Comptes rendus de l'Académie pour janvier—mars 1935	1
Bibliographie pour janvier—mars 1935	54
Résumés.	
1. Andrejczin L. : Le verbe »vouloir« comme auxiliaire en polonais	4
2. Buczek K. : Les débuts de la cartographie polonaise, de Długosz à Wapowski	9
3. Caro L. : Kausalität oder Teleologie in der Volkswirtschaftslehre	12
4. Chodynicki K. : Les origines de l'Union de Brześć	17
5. Czapliński Wl. : L'attitude de Ladislas IV en présence de la guerre de Trente ans et sa politique entre 1637 et 1645	21
6. Czekanowski L. : La différenciation ethnographique de la Pologne à la lumière du passé	25
7. Estreicher K. : Raub und Vernichtung der polnischen Reichsinsignien	29
8. Jabłoński W. : Les siao-ha(i-eu)-ye de Pékin. (Un essai sur la poésie populaire en Chine)	30
9. Klemensiewicz Z. : Die Verknüpfungszeichen	32
10. Lehr-Splawiński T. : Du dictionnaire polabe	35
11. Malecki M. : Les traits balkaniques dans les dialectes de Macédoine	39
12. Manteuffel J. : Les papyrus et les Ostraka de Varsovie	42
13. Sinko T. : De Horatii monstro ridiculo	45
14. Szablowski J. : Das alte Schloss in Żywiec	47
15. Szydłowski T. : Jorg Huber	48
16. Urbańczyk St. : Le refoulement en vieux polonais de l'ancien relatif <i>jen, jenêe, jiê</i> par l'interrogatif <i>który, kto, co</i>	49
N° 4—6.	
Comptes rendus de l'Académie pour avril—juin 1935	59
Séance publique annuelle de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres	61
Bibliographie pour avril—juin 1935	141
Résumés.	
17. Barycz H. : L'histoire de l'Université des Jagellons à l'époque de de l'humanisme	65
18. Bulas K. : La chronologie des stèles funéraires attiques de l'époque archaïque	73
19. Handelsman M. : L'année 1848—49 en Italie et la politique du prince Adam Czartoryski	82
20. Kleczkowski A. : Die deutsch-polnischen Beziehungen in sprachlicher und literarischer Hinsicht	86
21. Klinger W. : Essai d'une reconstitution d'»Archelaüs«, tragédie d'Euripide	99

IV

	Page
22. Kniecza St. : Quelques problèmes historiques du dialecte slovaque de l'est	103
23. Łempicki Z. : Reflexions sur les problèmes de la poésie: la littérature, la poésie et la vie	112
24. Milewski T. : Sur la relation entre le hittite et indo-européen	118
25. Papée F. : Jean-Albert	122
26. Sinkówna K. (M ^{lle}): Jérôme Canavesi	128
27. Stieber Z. : Des problèmes historiques du dialecte slovaque de l'est	131
28. Willman-Grabowska H. : <i>Bŕhaspätir nítaprštah</i>	135
N ^o 7—10.	
Comptes rendus de l'Académie pour juillet—décembre 1935	145
Bibliographie pour juillet—décembre 1935	255
Résumés.	
29. Barycz H. : Les Polonais à Rome et leurs études à l'époque de la Renaissance	148
30. Bochnak A. : Die Beweinung Christi, ein Bild im Hochaltar der Pfarrkirche in Biecz	151
31. Buczowski K., Skórczewski W. : Die Krakauer Kabinettglasmalerei des XV., XVI. und XVII. Jahrhunderts	153
32. Dobrowolski K. : The economic, cultural and political assimilation of Polish workmen in London	155
33. Hornung Z. : Gianmaria, genannt il Mosca oder Padovano. Versuch einer Charakteristik	159
34. Hulewicz J. : Les études de la jeunesse polonaise dans les universités étrangères entre 1880 à 1914	164
35. Klinger W. : Hermésianax de Colophon et le recueil de ses élégies	170
36. Kopera F. : Gianmaria Padovano und seine Tätigkeit in Polen	173
37. Kukiel M. : La guerre de 1812	177
38. Kuraszkiewicz W. : Sur le développement de l'ikavisme dans les parlers ruthènes des Carpates	203
39. Lehr-Splawiński T. : Observations sur la langue de »Bogurodzica«	205
40. Massalski J. : Das Problem der polnischen Kohlenausfuhr (Dumping)	209
41. Mikucki S. : La genèse des armoiries des Piasts silésiens	214
42. Pagaczewski J. : Jan Michałowicz aus Urzędów	216
43. Rospond St. : Les noms de lieu patronymiques sur le territoire linguistique serbo-croate et slovène	221
44. Rybarski R. : Les finances de la Pologne à l'époque des partages	225
45. Sinko T. : Le motif de la faim et de la luxure dans le roman de Pétrone, comme moyen permettant de le reconstituer	230
46. Stieber Z. : La frontière orientale des Lemki	232
47. Willman-Grabowska H. : L'expiation (prāyaścitti) dans les Brāhmaṇa	237
48. Winiarski B. : Vitoria et Włodkowic	242
49. Wyka K. : Wie wurde Nietzsche von Brzozowski interpretiert?	248
50. Zajączkowski A. : Etudes sur la langue vieille-osmanlie II. Chapitres choisis de la traduction turque-anatolienne du Qorān	250

**BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES
ET DES LETTRES.**

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 1—3

Janvier-Mars

1935

SÉANCES.

I. Classe de philologie.

- 14 janvier. CHRZANOWSKI I.: Remarques sur la langue et le style de Lelewel.
11 février. MANTEUFFEL I.: Les papyrus et les Ostraka de Varsovie.
25 mars. SINKO T.: De Horatii monstro ridiculo (Ars 1—23).

Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

- 10 janvier. KIESZKOWSKI W.: L'histoire de la construction du château de Łobzów.
ESTREICHER K.: Le pillage et la destruction des insignes polonais de la Couronne.
14 février. SZYDŁOWSKI T.: Jorg Huber.
SZABŁOWSKI J.: L'ancien château à Żywiec.
21 mars. BOCHNAK A.: L'architecte supposé avoir construit la façade de l'église des Lazaristes à Wilno.
BUCZKOWSKI K.: L'écuelle de la corporation des pelletiers de Cracovie.
— Contributions à l'histoire de l'horlogerie en Pologne.
SZABŁOWSKI J.: La Dormition de la Sainte Vierge à Mszana Dolna, tableau du commencement du XVI-e siècle, oeuvre d'un artiste appartenant à la corporation des peintres.
BOCHEŃSKI Z.: L'assiette émaillée de Limoges du XVI-e siècle au Musée National de Cracovie.

Commission pour les études linguistiques.

- 29 janvier. **ANDREJCZIN L.**: Le verbe »vouloir«
comme auxiliaire en polonais.
KLEMENSIEWICZ Z.: Les traits d'union.
- 8 janvier. **MAŁECKI M.**: Les traits balkaniques dans les langues de la Macédoine.
- 11 mars. **LEHR-SPLAWIŃSKI T.**: Du vocabulaire polabe.
URBAŃCZYK ST.: Le refoulement en vieux polonais de l'ancien relatif *jen, jenże, jż* par l'interrogatif *który, kto, co*.

Commission pour l'étude de la littérature polonaise.

- 6 février. **PIGOŃ ST.**: Remarques sur les éditions des textes littéraires plus récents.
BIELAK FR.: L'antinomie de Dygasiński.
- 6 mars **JANIŃ M.**: Le motif de la vengeance du peuple dans la poésie postérieure à l'insurrection de 1830.

Commission pour l'étude des langues orientales.

- 21 février. **JABŁOŃSKI W.**: Le »Siao-ha (i-en) l-yu«
pékinois (chansons pour enfants).

II. Classe d'histoire et de philosophie.

- 21 janvier. **CHODYŃICKI K.**: Les origines de l'Union de Brześć.
- 18 février. **BUCZEK K.**: Les débuts de la cartographie polonaise (de Długosz à Wapowski).
CZAPLIŃSKI W.: Ladislas IV en présence de la guerre de Trente Ans et sa politique entre 1637 et 1645.
- 25 mars. **CARO L.**: Causalité ou finalité en économie sociale.
CZEKANOWSKI J.: La différenciation ethnographique de la Pologne à la lumière du passé.

Commission d'anthropologie et de préhistoire.

- 6 mars. **KOSTRZEWSKI J.**: Recherches préhistoriques en Haute-Silésie, l'année 1934.
— Un village paludéen de la culture lusacienne à Biskupin, district de Żnin.

SEDLACZEK-KOMOROWSKI L.: Compte rendu des fouilles dans une caverne à Korolówka, district de Borszczów.

21 mars. ĆWIRKO-GODYCKI M.: La pigmentation de la peau et l'acuité visuelle de la jeunesse de l'école primaire dans le palatinat de Poznań.

JASICKI B.: La question des types morphologiques de la jeunesse cracovienne entre 15 et 19 ans.

WRZOSEK A.: Les cendres d'Ignace Krasicki.

KOSTRZEWSKI J.: De certains ustensiles de corne provenant de la culture lusacienne.

Résumés.

1. ANDREJCZIN L.: **Słowo »chcieć« jako posiłkowe w języku polskim. (Le verbe „vouloir“ comme auxiliaire en polonais).** Séance du 29 janvier 1935.

Le polonais courant, populaire autant que celui des classes cultivées, offre des cas où le verbe *chcieć* »vouloir« perd sa propre valeur et, ne gardant que la fonction purement grammaticale, se borne à exprimer certaines catégories de temps et de mode sans plus. Il devient alors verbe auxiliaire. Ainsi (du langage parlé): *chciałem upaść* »je voulais tomber« dit: 'j'ai failli tomber', *chciał się zabić* »il voulait se tuer« — 'il a failli se tuer', *chciałem Pana oszukać* »je voulais vous tromper« — 'j'aurais pu vous tromper (par erreur)', *chciałam Pani zabrać torebkę* »je voulais emporter votre sac« — 'j'emportais... ou: j'ai failli emporter...' (évidemment par erreur). Il est clair que, dans tous ces exemples et d'autres pareils, le verbe *chcieć* »vouloir« est dépourvu de sa valeur concrète et la tournure dans son ensemble peut indiquer une action qui ne dépend point du vouloir du sujet.

Ce phénomène n'a pas encore été examiné ni enregistré par les grammairiens polonais. Les dictionnaires le passent aussi sous silence. Seul Karłowicz donne, accompagnée de deux exemples, la mention suivante: „*chcieć* = avoir à (dans le sens de 'être menacé de', 'faillir', 'être près de...' K.): *chciała się utopić* (elle était près de se noyer) Cisz. I, 143. *Woda całe miasto chciała zalać* (l'eau était près d'envahir toute la ville) ib. 149¹. Le Dictionnaire de Varsovie ne donne qu'un seul exemple où l'on pourrait en-

¹ Cf. J. Karłowicz, *Słownik gwar polskich* (Dictionnaire des dialectes pol.), I 177.

trevoir la fonction auxiliaire du verbe *chcieć*: *chciałem coś powiedzieć i zapomniałem*, dans le sens: 'j'avais qlqch. à dire et je l'ai oublié' ¹. Linde et le Dictionnaire de Wilno (Vilna) ne donnent point d'exemple d'un pareil emploi du verbe *chcieć* »vouloir«.

Dans quelles limites et dans quelles conditions ce phénomène a-t-il lieu et quelle est sa valeur grammaticale?

Il est facile de constater que cet emploi de *chcieć* ne se rencontre qu'au passé de ce verbe joint aux infinitifs perfectifs. Ces constructions indiquent qu'une action qui devait avoir eu lieu dans le passé n'a pas été réalisée. On est donc ici en présence d'une notion de temps et d'une certaine nuance modale. La notion de temps consiste en ce qu'on regarde l'action à un moment qui la précède et par rapport auquel elle est immédiatement future, mais toute cette relation future est en même temps prétéritale (indiquée par la forme du verbe) par rapport au moment où l'on parle; ce moment même est le point de départ et d'arrivée de toutes les orientations temporelles dont on se sert. On a donc affaire ici à la catégorie du futur du prétérit, autrement dit de l'avenir dans le passé. Quant à la nuance modale, on pourra la définir comme irrealis, car l'autre moment fondamental dans les cas en question est la constatation que l'action donnée ne s'est pas réalisée. C'est donc en effet un *futurum praeteriti irrealis*.

Observons cependant qu'on peut aussi rencontrer ces tournures en polonais seulement avec la valeur temporelle (le futur dans le passé), indépendamment de la réalisation ou de la non-réalisation subséquente. Ainsi: *weszliście, kiedy goście już chcieli wychodzić* 'vous êtes entrés au moment où l'on se préparait à sortir' — dit un étudiant, quand ses camarades lui ont raconté qu'au moment de leur arrivée les exercices étaient déjà terminés et les assistants etc... Mais cette catégorie-là est très rare et moins claire que la précédente. Il faut remarquer que dans ce dernier cas l'action est exprimée au moyen d'un verbe imperfectif. Cela ne veut point dire que, dans la première catégorie, l'irréalité ne soit indiquée que par l'emploi du verbe perfectif; la perfecti-

¹ Cf. Słownik języka polskiego (Dictionn. de la langue pol., sous la direction de J. Karłowicz, A. Kryński et W. Niedźwiedzki, I 274.

tivité ne se joint à cette valeur que lorsqu'on a devant soi les formes du passé de *chcieć*.

Les relations ci-dessus indiquées, mais encore mieux développées et avec plus de conséquence, existent, plus nettes encore, et dans une autre langue slave, à savoir en bulgare. Les exemples polonais cités dessus seront dits en bulgare comme il suit¹: *štěx da padna, štěše da se ubie, štěx da vi izmamja, štěx da vi vzema čantata, štěše da se udavi, vodata štěše da zalěe cělija grad; vlězli ste, kogato xorata štěli veče da izlizat*. C'est le langage normal en bulgare, car la façon périphrastique d'exprimer ces catégories-là y est plus rare qu'en polonais, et lorsqu'on veut, dans ces positions, indiquer le propre sens de »vouloir = velle«, on se sert alors d'un autre verbe, à savoir de *iskam*, ex. *iskax da vzema* 'je voulais (= j'avais l'intention de) prendre'. Remarquons encore qu'en bulgare l'emploi des verbes perfectifs dans les cas en question n'est pas toujours lié avec le sens d'irréel. En voici un exemple: *Edin pat... raznese se slux iz seloto, če ide... okolijskijat načalnik. Razvėlnuva se seloto ot taja vėst. Razigra se i bėdnoto dėdovo Joco vo srdce... Segax čak štěše da vidi »bulgarskoto«!*² 'Une fois... la nouvelle s'est répandue dans le village que le chef du district... allait arriver. A cette nouvelle le village s'émut. Et le pauvre coeur du vieux (text. »grand-père«) Iotso s'émut aussi. C'est à présent qu'il allait-voir la »bulgarité«!

Mais le futurum praeteriti au bulgare ne reste pas tellement isolé dans la conjugaison que ce futur en polonais. Car le bulgare forme aussi le futur ordinaire au moyen du même auxiliaire: *šte padna, šte padneš* etc. 'je tomberai, tu tomberas etc.'. On en voit que le bulgare n'a qu'une seule manière d'exprimer toute notion du futur, que ce soit le futur absolu ou le futur relatif (dans le passé). Il en résulte que la valeur fondamentale de ces formes, tant au point de vue descriptif qu'historique, comporte nécessairement la notion du temps; la valeur modale (irrealis), si

¹ Je me permets d'observer ici que c'est par un malentendu (que je vais expliquer ailleurs) que les grammairres bulgares considèrent ces formes comme des conditionnels.

² Cf. »Izbrani stranici ot Iv. Vazov« sous la dir. du prof. M. Arnaudov (Sofia 1922), p. 567—8 (une citation du récit »Dėdo Joco gleda«). Le verbe *vidja* »je vois« est ordinairement perfectif en bulgare.

elle intervient, n'est que superposée à une base temporelle de notion de temps.

Ainsi l'existence, en bulgare, des formes du futurum praeteriti construites au moyen du verbe *chcieć* »vouloir« est juste et claire. Mais comment les expliquer en polonais qui forme le futur normal de façon toute différente?

Comparé au bulgare, ce phénomène en polonais fait l'impression d'une survivance: le futurum praeteriti, en polonais, n'apparaît manifestement que comme le mode irréel, catégorie, que l'analyse des faits bulgares ne montre pas comme fondamentale. Il est peu probable, théoriquement, que l'emploi polonais du verbe *chcieć* auxiliaire eût son origine et son existence continue toujours dans les mêmes limites que nous le montre l'état d'aujourd'hui. Car il est difficile de supposer qu'une certaine manière d'exprimer le futur se fût produite uniquement dans les limites de la notion du prétérit, sans dépendre des processus qui se développaient dans le domaine du futur absolu. Autrement dire, cet usage-là ne pouvait se développer que parallèlement à l'usage semblable d'exprimer le futur normal. Et ce n'est pas seulement la comparaison avec le bulgare qui nous l'enseigne. Les langues germaniques indiquent le même procédé. L'allemand courant possède non seulement *ich wollte fallen* 'j'ai failli tomber', mais aussi *ich will fallen* 'je vais tomber'. De même en anglais; à côté du fut. praet. *I would fall, I should fall* le fut. ordinaire *I will fall* (familier) et *I shall fall* (dans le langage correct). Notre thèse trouve sa confirmation et dans les faits polonais eux-mêmes, car serait-il possible qu'apparaissent des types *miałem pójść* »j'avais à aller«, *miałem zaczekać, miałem to zrobić* sans avoir de parallèle dans *mam pójść* »j'ai à aller«, *mam zaczekać, mam to zrobić*?

S'il en est ainsi, il faut attribuer plus d'importance à ce fait que le futur formé au moyen du verbe *chcieć* est attesté en vieux polonais, bien qu'en peu d'exemples. J. Łoś le détermine de façon suivante: »Les verbes perfectifs formaient qlqfois le futur périphrastique au moyen d'un infinitif et du verbe *chcieć*; on en rencontre les formes les plus anciennes dans BZ (la Bible de la reine Sophie), ainsi *Bog chce zatracić to miasto* — *delebit; co chcesz ode mnie wziąć?* — *accipias*; de même des verbes imperfectifs: *co na mnie ułożysz, chcę cirzpieć* — *feram*«¹.

¹ Cf. J. Łoś, *Krótką gramatyka historyczna języka polskiego* (1927),

Cette façon d'exprimer le futur, qui n'a jamais eu, paraît-il, beaucoup d'extension en polonais, a été plus tard complètement refoulée, mais elle a pu se maintenir dans les cas analysés dans notre article en s'alliant à la nuance modale de l'irréel qui n'avait pas de forme propre à son expression. Pareille explication de l'origine de cette catégorie-là est confirmée par un exemple sûr du futur du prétérit dans le vieux polonais, du début du XV-e s.: *przipliniłisz albo przywieszisz szę, yakoby chczałi zathonocz lodze*¹ 'et venerunt [et impleverunt ambas naviculas ita], ut pene mergerentur'²; cf. aussi la traduction bulgare: ... *če štěxa da potěnat*³, et la traduction polonaise de Wujek: ... *tak iż się mało nie zanurzały*⁴ — 'qu'il s'enfonçaient presque'.

Il semblerait plus simple de chercher l'origine de l'irréel sans l'intermédiaire des conditions du temps. Car théoriquement on pourrait supposer qu'au début la valeur de l'irréel se fût développée des phrases du type *chciał mnie oszukać (ale się nie dało)* »il voulait me tromper (mais il n'a pas réussi)« où l'idée de l'intention a pu pâlir avec le temps, en revanche la constatation que la tendance n'a pas été réalisée a pu apparaître avec plus de netteté et même s'avancer au premier plan. Cela rendrait possible avec le temps l'emploi de ces tours et dans les cas du type *chciałem się zabić (nie chcąc)* 'j'ai failli me tuer (sans le vouloir)', où il n'y avait point d'intention d'accomplir l'action indiquée. Mais si l'on considère que la tendance à l'uniformité est un facteur des plus vivants dans une langue, on peut difficilement croire à un si radical changement de notion, changement grammaticalement très restreint et, en plus, s'opposant nettement à l'usage général. Au contraire l'hypothèse du développement successif des notions, et dans les limites beaucoup plus larges au début, semble valable en présence des mêmes développements dans d'autres langues; du reste les faits du vieux polonais le confirment pleinement.

p. 178. On peut trouver un plus grand nombre d'exemples avec référence dans *Gramatyka polska* du même auteur, III (1927), p. 308.

¹ Cf. A. Brückner, *Kazania średniowieczne* (Les sermons du moyen âge pol.) I. Mémoires de l'Acad. Pol. des Sc. et des L. Classe de philologie, XXIV 84.

² L'Evang. de Luc. V 7.

³ Cf. »Biblija sirěč knigitě na sveštenoto pisanie... Izdava sv. Sinod na Bělgarskata cęrkva (Sofia 1925), p. 1274.

⁴ Cf. *Biblia łacińsko-polska* (La Bible en latin en pol.), t. IV (Varsovie 1887), p. 187.

2. BUCZEK K.: **Początki kartografji polskiej (od Długosza do Wapowskiego)**. (*Les débuts de la cartographie polonaise, de Długosz à Wapowski*). Séance du 18 février 1935.

Quoique l'auteur eût tenu compte de l'ensemble de l'histoire des cartes de la Pologne, dressées dans le courant du XV^e et du XVI^e siècle et qu'il en eût traité dans son étude, il s'est borné à présenter dans sa communication uniquement les problèmes en rapport étroit avec Jean Długosz et Bernard Wapowski.

Le nom de Długosz est lié à l'histoire de la cartographie polonaise, surtout pour la raison que c'est très probablement d'après ses indications que furent représentés sur la carte bien connue de l'Europe centrale de Nicolas de Cusa († 1464), les Etats sur lesquels régnaient alors les Jagellons. Le fait que la petite ville de Brzeźnica où est né, comme on sait, l'éminent historien, est marquée sur cette carte, constitue un des principaux arguments en faveur de la supposition que ces indications ont été réellement fournies par Długosz. Ces arguments s'appuient sur l'analyse des deux rédactions connues de la carte en question, dont l'une estampe, est peut-être attribuable à Dominus Nicolaus Germanus, tandis que l'autre, manuscrite, est de Henri Marcellus. La collaboration à la carte de Nicolas de Cusa a du avoir lieu soit en 1449, pendant le séjour de quelques mois que Długosz fit à la cour pontificale, soit elle coïncide avec l'année suivante où, ayant passé dix-huit jours à Rome, il eut l'occasion d'entrer en rapport avec le savant cardinal. C'est probablement dans ces circonstances que Długosz conçut le projet d'élaborer son éminente oeuvre, savoir la »chorographie« de la Pologne et de la Lithuanie.

Le développement ultérieur de la cartographie polonaise est également lié à cette carte; en effet, la carte de l'Europe centrale dans les éditions romaines de la »Géographie« de Ptolémée, parues en 1507 et 1508, en est une refonte, à laquelle Wapowski a collaboré, en ce qui concerne les terres polono-lithuaniennes, pendant son séjour à Rome dans les années 1505 et 1506. Par contre, Kopernik n'a rien de commun avec cette carte. S'étant familiarisé à cette occasion avec la »Géographie« de Ptolémée et avec la cartographie, Wapowski déploya une grande activité en vue de réformer le tableau cartographique des territoires polonais ainsi

que celui de l'Europe orientale et ne cessa de travailler à réaliser ce projet jusqu'au moment où il mourut en 1535. Malheureusement, nous ne savons rien de précis sur les étapes que suivirent ces travaux, cependant certains détails, p. ex. la représentation de la Pologne et de la Lithuanie sur la carte de l'Europe publiée vers 1535 par les frères Zell, qui s'appuie très probablement sur la première rédaction de la carte de la Sarmatie de notre cartographe, perdue depuis, nous permettent de supposer, qu'il les a commencés par les provinces lithuano-ruthènes.

Les deux cartes de la Sarmatie et une grande carte de la Pologne, publiées en 1526 à Cracovie, sont le résultat le plus important de ces travaux. De petits fragments de ces cartes ont été trouvés en 1932 par le Docteur Casimir Piekarski aux Archives Centrales à Varsovie. Ils étaient inclus dans les reliures de comptes provenant des salines de Bochnia. Les fragments, ainsi que quelques indications trouvées dans les sources, nous autorisent à reconstituer les cartes, cette tâche étant d'ailleurs rendue moins ardue grâce à la circonstance que leurs réseaux sont reproduits en projection trapézoïdale. Les deux cartes de la Sarmatie dont l'une comprend les régions au Sud du parallèle de latitude de Toruń (53-ème degré de latitude Nord), l'autre celles au Nord de ce parallèle, formaient une seule pièce mesurant à peu près 60 cm. de large et moins de 90 cm. de haut. Elles représentaient, à l'échelle de 1:2,900.000 environ, les régions au Nord de Constantinople jusqu'au-delà de Novgorod-la-Grande, ainsi que les pays s'étendant de l'Ouest à l'Est, depuis l'embouchure de l'Oder jusqu'à celle du Don. Ces cartes, dont celle représentant les régions septentrionales s'étendant sur les côtes de la Baltique, a disparu, ont joué un grand rôle dans l'évolution de la cartographie de l'Europe orientale. Une mention portant la date de 1528 qu'on trouve sur la carte des régions méridionales dans le catalogue des cartographes d'Ortelius, puis la refonte de cette carte, faite par Séb. Münster en 1540 et les années suivantes, paraissent indiquer qu'il existait une rédaction ultérieure (la troisième?) de la carte de la Sarmatie, dressée par Wapowski, qui n'a cessé d'ailleurs de s'occuper de cartographie jusqu'en 1526 et s'est proposé de publier en 1533 une carte des pays de l'Europe du Nord.

La grande »[Map]a in qua illustr[antur] ditiones Regni] Poloniae ac Magni D[ucatus] Lithuaniae pars«, dressée à l'échelle de

1 : 1,000.000 environ, est certainement la carte la plus importante de Wapowski. Ainsi qu'on peut en juger d'après les fragments conservés qui, malheureusement, ne représentent tout au plus qu'un neuvième de la carte, celle-ci mesurait environ 90 cm. de large sur 86 cm. de haut. On y voyait les régions situées au Nord de Tokay jusqu'à la frontière entre la Samogitie et la Courlande, puis le pays s'étendant à peu près entre les parallèles de latitude correspondant à Francfort-sur-l'Oder et à Bar (Row). La représentation des territoires lithuano-ruthènes s'appuie surtout sur des données empruntées à des itinéraires et ne repose que sur des déterminations peu nombreuses des degrés de latitude, aussi laisse-telle beaucoup à désirer, d'autant plus que l'interprétation erronée des données tirées de la »Chorographie« de Długosz, est devenue la source des erreurs les plus grossières, telles que l'emplacement assigné aux marais sarmates et amadoquiens. Il en est cependant tout autrement du tableau de la Pologne proprement dite. Ici Wapowski a fait preuve d'une réelle maestria, vu qu'il s'appuie sur un grand nombre de déterminations des degrés de latitude, voire même des degrés de longitude, basées, les unes et les autres, sur des observations astronomiques, dont il faut certainement lui attribuer la plus grande partie. Grâce à son exécution soignée, l'oeuvre de Wapowski peut rivaliser sans crainte, même avec les cartes générales de la Pologne, dressées à l'époque de Stanislas-Auguste. De nombreuses cartes l'ont directement imitées, voire servilement copiés, pour ne nommer que les cartes de la Pologne dressées par Grodecki et Mercator, la carte de la Prusse de H. Zell, les parties correspondantes des cartes de l'Europe de Mercator et Vopel, ainsi que la carte de l'Allemagne qu'a dressée Sgrooten. On est en droit de supposer que beaucoup d'autres cartes, par exemple celle de la Silésie faite par Helwig, s'en sont également inspiré et que tous les travaux cartographiques, concernant la Pologne occidentale jusque vers la moitié du XVII-e siècle, ont indirectement subi son influence. Si l'on tient compte de l'échelle, de l'abondance du contenu et de l'exactitude qui caractérise cette oeuvre de Wapowski, on ne peut que la ranger parmi les monuments les plus importants de la cartographie européenne du XVI-e siècle. Elle est une gloire de la science polonaise à l'époque de la Renaissance et constitue une nouvelle preuve du niveau vraiment européen qu'elle a atteint alors.

3. CARO L.: *Przyczynowość czy celowość w ekonomice społecznej. (Kausalität oder Teleologie in der Volkswirtschaftslehre).*
Séance du 25 mars 1935.

Die Sozialökonomik wird von vielen unter die naturwissenschaftlichen Disciplinen eingereiht; andere geben zwar zu, dass sie zu den historischen gehört, bezeichnen sie jedoch in dem Sinne als »souverän«, dass sie ihre Entwicklungsquellen nur aus sich selbst schöpfen dürfe. Der Vortragende erklärt sich gegen beide Auffassungen. In der Volkswirtschaft könne die Frage des Zieles nicht übergangen werden und das Ziel könne hier nur das allgemeine Wohl sein. Nachdem dasselbe im Wege der Ausbeutung der Einen durch die Anderen nicht erreicht werden könne, so müssen im Wirtschaftsleben ebenso moralische Pflichten bestehen, wie im ausserwirtschaftlichen. Max Weber behauptet, dass die historischen Wissenschaften, denen er die Volkswirtschaftslehre zuzählt, in ihrer Klassifikation verschiedener Meinungen das hervorheben, was wesentlich ist. Der Begriff der Wesentlichkeit kann im Bereich des Materiellen nur zeitlich sein, da er vom jeweiligen Stande menschlicher Bedürfnisse oder irgend eines materiellen Zieles abhängig ist — im Bereich der moralischen Welt ist er dagegen beständig. Hier gehören als wesentlich: der soziale Friede, die Erhaltung der Familienbande, das Privateigentumsrecht, ein gewisser Grad von Zwang zu Gunsten der Regierungsbehörde, da ohne diese wesentlichen Momente die menschliche Gesellschaft und mithin die Volkswirtschaft nicht bestehen und sich nicht entwickeln könnte.

Die Volkswirtschaft kontrollieren wir nach Max Weber auf Grund der allgemeinen »kulturellen Werte«. Stein spricht sein Bedauern darüber aus, dass es der Sozialökonomik an einem »höchsten leitenden Grundsatz« fehle.

Der Forscher darf das Resultat seiner Forschung nicht im voraus nach seiner subjektiven Auffassung ummodellern, aber »leitende Grundsätze« und »allgemeine kulturelle Werte« kann auch er nicht entbehren — ebenso wie die Prämissen von dem Bestehen des denkenden Individuums, der Denkgesetze und einer Aussenwelt. Ähnliche Prämissen kennt auch die Chemie und Physik in Form gewisser Eigenschaften der Körper und ihres Ver-

haltens in verschiedenen Lagen. Alle Wissenschaften sind eng miteinander verbunden und ihre Einteilung mehr oder weniger willkürlich. Die einzelnen Wissenschaften unterstützen sich gegenseitig. Wenn nun in den historischen und Wirtschaftswissenschaften nach einem »höchsten leitenden Grundsatz« geforscht wird, so kann derselbe nur im Bereich der Ethik gefunden werden. Dies findet auch seit jeher statt, nur wollen wir uns hiezu nicht laut bekennen.

Den »leitenden Grundsatz« können wir nicht im Begriff des »ökonomischen Menschen« finden, da dieser ein Phantom ist, das in der Wirklichkeit nicht besteht, nachdem der Mensch sich im Leben nicht bloß von seinem wirtschaftlichen Nutzen, sondern von vielen verschiedenartigen Handlungsmotiven leiten lässt.

Max Weber führt den Beweis, dass die Volkswirtschaft als empirische Wissenschaft uns bloß darüber belehrt, was der Mensch tun könne, und nicht darüber, was er tun solle. Tatsächlich ist unsere Wissenschaft nicht bloß empirisch und unsere Entscheidung über die Richtung unserer Forschung nicht bloß ein Resultat derselben, sondern gleichzeitig auch ein Resultat unserer Gefühle, Leidenschaften, sozialen, politischen und religiösen Anschauungen.

Wollten wir jedoch den Weg unserer Pflichten in der Sozialökonomik erörtern, dann, sagt Max Weber, werde sich sofort ein Gegensatz verschiedener Ideale kundmachen. Darauf ist zu erwidern, dass es wohl verschiedene Ideale und verschiedene Weltanschauungen gebe, dass jedoch der »höchste leitende Grundsatz« stets derselbe bleibe. Nicht die Ethik verschiedener Menschen und Völker ist verschieden, verschieden sind bloß die Anschauungen verschiedener Menschen und Völker über dieselbe. Zwischen der Welt der Werte, also dessen, was sein soll, und der Welt dessen, was ist, besteht eine Brücke. Diese ist die Identität des erkennenden und handelnden Menschen. Die Erkenntnis beeinflusst die Handlung und die Handlung die weitere Erkenntnis.

Auch ein zweites Problem tritt hier hervor: Macht oder ökonomische Gesetze. Besteht ein menschlicher freier Wille, dann können wir die Besserung der gegebenen Wirklichkeit erstreben und dieselbe umzugestalten versuchen. Besteht er nicht und bestehen dafür »unabänderliche wirtschaftliche Gesetze«, dann ist

jede Bemühung unsererseits zwecklos und die Setzung irgend eines Zieles kann keinen Erfolg haben.

In der Geschichte lässt sich die Bedeutung des erzieherischen Einflusses geänderter Gesetze, neuer Verhältnisse sowie des Auftretens grosser Männer nicht leugnen. Neben Wiederholungen haben wir es hier mit einmaligen Erscheinungen zu tun. Ebenso verhält sich die Sache in der Volkswirtschaft. Solche einmalige Erscheinungen beobachten wir z. B. in den wirtschaftlichen und sozialen Reformen Mussolini's, Hitlers, Ford's, Roosevelts, in der grossartigen Entwicklung der englischen und schottischen *Wholesale Societies*, in den Sozialversicherungen etc.

Jede menschliche, also auch insbesondere jede wirtschaftliche Handlungsweise kann sowohl aus positiven wie aus negativen Beweggründen ihren Ursprung herleiten. Und jeder solche Beweggrund stammt im Grunde genommen, aus gewissen Werturteilen des betreffenden Individuums. Wenn unsere Handlungsweise auf Verfolgung oder Ausbeutung anderer Individuen oder mindestens auf Führung des wirtschaftlichen Konkurrenzkampfes beruht — dann ist die Folge eine Reaktion der Unterdrückten und eine Lockerung der gegenseitigen Beziehungen zwischen den Menschen. Wenn wir dagegen die Interessen und Bedürfnisse Dritter in gerechten Grenzen berücksichtigen und uns fortwährend darum sorgen, Niemanden zu beeinträchtigen, dann werden die Beziehungen zwischen den Menschen enger und dauernder. Wer das Letztere wünscht, muss sich dieses Ziel stellen und dasselbe konsequent erstreben. Die Frage nach dem Ziel ist also unerlässlich.

Aber wenn wir Werturteile absolut nicht entbehren können, dann ist noch zu entscheiden, woher wir sie schöpfen sollen. Seit Bestehen des menschlichen Gedankens, sprechen wir von Gerechtigkeit und Naturrecht, von richtigem Recht, gerechtem Preis und gebührendem Lohn. Selbst Cassel, Walras, und Marschall bedienen sich ähnlicher Redensarten, wiewohl sie aus denselben nicht die gebührenden Konsequenzen ziehen. Die grossen Juristen Ihering, Liszt, Holtzendorf, Rümelin, Erman, Kohler und andere erkennen das Naturrecht an. Stammler bezeichnet die soziale Geschichte als Geschichte der Ziele und erkennt das Recht nur in dem Falle als richtig an, wenn es dem sozialen Ideal entspricht.

Das Naturrecht lehrt uns, dass die Gesellschaft eine organisierte Gemeinschaft mit vorgesteckten Zielen sei. Nachdem die soziale Wirtschaft einen Bestandteil des sozialen Lebens bildet, kann sie nicht der Ziele entbehren, welche mit dem Bestehen des sozialen Gesamtlebens verbunden sind. Das Ziel der Volkswirtschaft kann nicht ausschliesslich die Produktion sein — neben ihr müssen auch die Versorgung der Gesamtheit mit Gegenständen ihrer Bedürfnisse, Verhältnismässigkeit der Leistungen im Verkehr, gerechte Verteilung der materiellen Güter und Bestimmung der auf dem Privateigentum lastenden Pflichten, weitere Ziele bilden.

Das Gesetz der Moral beleuchtet allen den Weg der Volkswirtschaft, während der wirtschaftliche Egoismus kaum einer kleinen Zahl Bevorrechteter schwaches Licht spendet. Die tiefste Quelle unserer Handlungen bildet die Stimme unseres Gewissens, nicht unseres Verstandes. Befriedigen können sie uns nur in dem Falle, wenn sie die Ethik als leitenden Grundsatz unserer Handlungen anerkennen.

Nach den Worten des berühmten Buches »Rembrandt als Erzieher« ist Fällung von Werturteilen Ziel wahrer Wissenschaft. Friedell weist in seiner »Kulturgeschichte der Neuzeit« nach, dass es ohne Werturteile keine Geschichte geben würde und dass der Geschichtsforscher diese Urteile aus der Ethik schöpfe. Nach Othmar Spann ist die Sozialökonomik eine Lehre von Mitteln und hat als solche ein Ziel, ihre Gesetze können daher bloss solche sein, die ein Ziel erstreben.

Sombart behauptet, dass zwar das Wirtschaftsleben gewisse Ziele besitze, jedoch der Beobachter derselben sich keine Ziele vorstecken dürfe. Er übersieht, dass der Beobachter bereits vorher ein Werturteil gefällt hat, indem er entweder das individuelle Wohl dem kollektiven oder das kollektive dem individuellen vorgezogen und sich diesem Werturteil entsprechend entweder für Unterdrückung oder für offene Betonung dieses Werturteiles ausgesprochen hat. In ersten Falle will er sich zu seiner Ansicht nicht öffentlich bekennen und spricht sich deshalb für blosses Registrierung der Tatsachen aus.

Wider Kant behauptet Sombart, dass der Mensch auch Mittel zum Zweck sein dürfe, der gläubige Christ sei doch bloss Mittel

zur Erfüllung des Göttlichen Willens. Aber dies beweist doch keineswegs, dass er auch Mittel zur Erfüllung des Willens einer dritten Person sein solle, was Gegenstand und Ergebnis des wirtschaftlichen Egoismus und der auf ihm basierenden Lehre ist.

Werturteile fällt der Philosoph, nicht der Sozialökonom, sagt Sombart. Dies ist richtig, aber eine Ökonomik ohne philosophische Grundlage ist überhaupt nicht denkbar. Und wenn verschiedene Philosophen zu verschiedenen Werturteilen gelangen, so geschieht dies bloß deshalb, weil sie die objektive Wahrheit mit ihren eigenen subjektiven Sympathien vermengen.

Die Teilung der Sozialökonomik in einen rein theoretischen und einen sozialen Teil bekämpft Sombart mit Recht, indem er vorbringt, dass kein Teil derselben ausser der Gesellschaft verwirklicht werden könne. Aber hier vergisst er, dass er durch die Bekämpfung dieser Teilung schon selbst ein Werturteil über das Wesen des Begriffes der Volkswirtschaft gefällt hat, indem er eo ipso entschied, dass jede antisoziale Handlung gleichzeitig antiwirtschaftlich sein müsste.

Werturteile lassen sich nach Sombart nicht wissenschaftlich beweisen. Ihre Zulassung wäre also mit Untergrabung des allgemeinen Vertrauens zur Wissenschaft verbunden.

Aber auch in dieser Front gegen das Werturteil, ist schon ein Werturteil zu Gunsten der Wissenschaft als solcher enthalten. Ihr Prestige wird als entscheidend in die erste Reihe gestellt. Trotzdem erklärt sich Sombart für Werturteile, er überweist sie jedoch in die Wirtschaftsphilosophie, die er übrigens als Teil der Sozialökonomik ansieht. Eine Reihe grundsätzlicher wirtschaftlicher Fragen ist zugleich philosophischen Charakters z. B. die Frage nach gerechtem Preis oder Lohn, nach gerechter Verteilung des sozialen Einkommens oder mindestens nach Befriedigung der Bedürfnisse der Allgemeinheit.

In dieser Vereinigung der wirtschaftlichen und philosophischen Seite des Problems ist die Entscheidung desselben zu Gunsten seines teleologischen Charakters enthalten.

4. CHODYNICKI K.: **Geneza unji brzeskiej. (Les origines de l'Union de Brześć)**. Séance du 21 janvier 1935.

Nous employons aujourd'hui le terme »union« pour indiquer la forme qu'a revêtue la fusion de l'Eglise catholique-romaine avec l'Eglise orthodoxe, telle qu'elle a précisément eu lieu en 1596 à Brześć; néanmoins, avant que fussent établies les conditions dans lesquelles elle devait s'accomplir, le mot »union« avait une signification différente; en effet il servait à indiquer la réconciliation des deux Eglises sans qu'on se souciât de la forme qu'elle pourrait affecter. Le terme »union«, *unio*, fréquemment employé surtout par les écrivains catholiques, en particulier par Skarga, signifiait tout simplement la fin du schisme dans l'Eglise et la soumission de l'Eglise orientale à l'autorité du Souverain Pontife; cependant le problème relatif à la tolérance dont jouiraient les rites orientaux n'était nullement résolu. Si l'on se propose d'étudier les origines de l'Union, il importe d'examiner par conséquent les questions suivantes: 1^o) l'action de différents facteurs sur l'idée de la fusion des Eglises; 2^o) l'influence de ces facteurs sur la reconnaissance de la liturgie orientale. Les trois causes les plus importantes qui décidèrent de la naissance de l'Union, sont: I, les influences émanant du Saint-Siège; II, les conditions dans lesquelles était placée l'Eglise orthodoxe; III, les questions politiques.

I. La plupart des auteurs qui ont étudié les origines de l'Union, ont le plus souvent passé sous silence les influences émanant de Rome. Quoiqu'on trouve dernièrement dans la littérature historique des tentatives d'esquisser l'action de Rome dans ces questions, ces essais se sont bornés à décrire l'activité déployée par la nonciature, sans tenir compte de l'intervention d'autres facteurs. On n'a également pas précisé la façon dont les influences de la Curie agissaient sur la maturation de l'idée de l'union des Eglises. De plus, on n'a pas suffisamment attiré l'attention sur le problème relatif à la tolérance des rites. Dans ces conditions, un nouvel examen de la question s'impose. L'idée d'une réconciliation des Eglises se fait jour depuis le schisme du XII-e siècle et gagne en force après le concile de Trente. Ces tendances à l'Union qui se manifestent avec tant d'insistance dans la seconde moitié du XVI-e siècle à Rome, ont eu également une répercussion en Pologne.

Répondant à une lettre qu'Orzechowski lui avait adressée en 1563, Hosius se fait le porte-parole de l'idée, suivant laquelle l'Eglise orientale devait reconnaître sans restriction l'autorité du pape, tout en respectant dans une certaine mesure la liberté du rite. Les jésuites propageaient avec le plus de zèle l'idée de gagner à l'Eglise la Moscovie ainsi que la Ruthénie polonaise, idée qu'ils prêchaient déjà dans les dernières années du règne de Sigismond-Auguste. Après sa mort, sous le pontificat de Grégoire XIII, le mouvement en faveur de la fusion des Eglises devient plus intense en Pologne, sous l'influence des idées proclamées à Rome. Le livre de Skarga »O jedności Kościoła bożego« (»De l'unité de l'Eglise fondée par Dieu«), publié en 1577 sur la demande du provincial de l'Ordre, se fait l'écho de ces tendances, alors très vivaces à la Curie romaine. Il se pourrait qu'en dehors des facteurs agissant à Rome et des influences se propageant ensuite par l'intermédiaire des jésuites, les opinions du nonce V. Portico eussent déteint également sur les idées de Skarga. La guerre avec la Moscovie ainsi que l'espoir de la Curie de voir Ivan le Terrible rentrer dans le giron de l'Eglise, contribuaient de leur côté à rehausser l'actualité des projets d'une union. Si, autant à Rome qu'en Pologne, le projet d'une réconciliation des Eglises que prêchaient les jésuites et recommandaient les nonces, était clairement formulé en ce qui concerne le dogme et la hiérarchie ecclésiastique, le problème liturgique n'était en revanche nullement résolu. Rome avait toujours toléré la différence des rites, cependant on ne définissait ni à la Curie, ni en Pologne comment ce principe serait appliqué dans la pratique. J'ai montré ailleurs à quel point de vue se plaçaient les propagateurs de l'idée d'une union, en ce qui concerne les méthodes à appliquer et la question du rite grec; aussi me bornerai-je à rappeler que l'opinion de Bolognetti sur la manière de réaliser le projet de l'union et sur la tolérance des rites, ne s'écartait pas des idées que proclamaient les partisans contemporains de la fusion des Eglises. Bolognetti penchait même vers l'opinion de ceux qui voulaient imposer directement le rite latin aux orthodoxes et ce n'est que dans des circonstances exceptionnelles que, comme d'ailleurs les autres, il consentait à faire des concessions. Les Grecs convertis au catholicisme qui séjournaient à Rome, ont dû probablement jouer un certain rôle dans la propagation du projet, d'après lequel il fallait reconnaître les rites

orientaux. Le professeur Sobieski a dernièrement attiré l'attention sur cette question (v. »Myśl Narodowa«, n° 11, 1934); en effet, Pierre Arcudius, un Grec de Corcyre, élève du collège grec à Rome, qui de 1591 à 1593 avait fait un séjour en Pologne et pris part en 1596 au synode de Brześć, eut probablement une grande influence sur la solution du problème, influence qui n'a cependant pas été complètement élucidée jusqu'à présent. A quelques exceptions près, les Grecs étaient mal disposés pour l'Union qu'ils combattaient par tous les moyens (Nicéphore, Pigas, Lucaris); aussi, se conformant aux souhaits des évêques ruthènes, Sigismond III leur défendit-il de venir en Pologne tant que siégerait le synode de Brześć. S'il y avait des Grecs catholiques qui avait de l'influence sur la conclusion de l'Union leur rôle était plutôt secondaire. Rome qui s'efforçait de réaliser la fusion des Eglises et consentait en principe à reconnaître la différence des rites, Rome était la cause principale et première de l'union accomplie à Brześć, tandis que les évêques ruthènes avancèrent la question relative au maintien de la liturgie et formulèrent leurs postulata définitifs en rapport avec cette affaire.

II. Les conditions dans lesquelles se trouvait alors l'Eglise orthodoxe, étaient le facteur qui rendait l'épiscopat ruthène enclin à l'Union. Je pense que le déclin du pouvoir épiscopal était le motif principal de ces tendances favorables à un accord. Les évêques s'efforçaient de raffermir leur pouvoir, aussi tâchaient-ils: 1°) de s'émanciper de la tutelle du patriarcat; 2°) de rétablir leur pouvoir sur les confréries stauro-pigiaires; 3°) d'élargir la compétence de leur juridiction par rapport au clergé; 4) d'acquérir un pouvoir plus étendu dans l'Etat, surtout d'avoir le droit de siéger au Sénat. Tels étaient les postulata essentiels de l'épiscopat ruthène. Le maintien de la liturgie orientale était la condition sans laquelle l'adhésion à l'Union n'était pas possible. L'attitude de l'épiscopat orthodoxe fait penser aux intentions du duc Constantin Ostrogski dont l'influence sur les questions liées à l'Union a été exagérée ces temps derniers suivant l'auteur, d'autant plus que le duc ne saurait passer pour le promoteur de la fusion des Eglises. Comme il était le magnat le plus puissant en pays ruthène, Skarga, Arcudius, Possevino et Bolognetti tâchaient de le gagner à leur cause. Dans la lettre adressée au pape en 1583, Ostrogski n'a en général pas nommé

les conditions, indispensables à la conclusion de l'Union. Quoiqu'il eût avancé le projet de maintenir les rites et les cérémonies en 1593, la question de la liturgie avait cependant été déjà débattue dans le synode de Brześć en 1590. La lettre du duc Ostrogski n'a pas eu une influence réelle sur les négociations concernant l'Union et n'est pas directement en rapport avec le synode qui s'est réuni à Brześć. Il paraît d'ailleurs que Pociiej l'aurait cachée et n'en »parlait ni n'en discutait avec personne« jusqu'en 1595. Elle ne mérite de retenir l'attention que dans la mesure où elle reflète l'opinion du parti orthodoxe qui réclamait au cours des négociations relatives à l'Union, qu'on s'entendît avec le patriarche de Constantinople, avec la Moscovie, ainsi qu'avec d'autres pays orthodoxes. La condition énoncée par Ostrogski, avait été posée plus d'une fois dans les négociations précédentes au sujet de l'Union, qui eurent lieu au XIV-e et au XV-e siècle. On demandait au XVII-e siècle la conclusion d'une union »universelle« dans les pourparlers menés entre les orthodoxes et les uniates, et les évêques ruthènes consentirent à convoquer un synode particulier. Ils s'efforçaient avant tout de raffermir le pouvoir épiscopal et ce sont précisément ces efforts tentés par les évêques ruthènes qui furent une des causes principales, sinon la seule, des dissensions qui éclatèrent entre eux et le duc Ostrogski, lequel redoutait plutôt un accroissement du pouvoir du clergé et ne désirait nullement voir celui-ci plus puissant, quoique les évêques eussent surtout voulu augmenter son autorité. La lettre d'Ostrogski en date du 2 juillet 1595 qu'il adressa à Christophe Radziwiłł, témoigne de cette appréhension.

III. Quoique les questions politiques n'eussent pas eu une influence directe sur les origines de l'Union, vu que les premiers pourparlers avec les évêques ruthènes avaient lieu en dehors de toute ingérence de l'Etat, elles n'en eurent pas moins une répercussion sur les phases ultérieures de cet accord. Les rapports de la Pologne avec la Moscovie et la Moldavie nous permettent de comprendre, pourquoi des hommes politiques comme Zamoyski s'intéressaient vivement à l'Union. Surtout depuis l'époque où un patriarcat fut fondé à Moscou en 1589, il y avait lieu de craindre que les orthodoxes fixés dans les territoires de la République ne reconnussent son autorité. On ne saurait douter que les relations avec la Moscovie et la politique suivie à l'égard

de la Moldavie n'eussent exercé de l'influence sur l'attitude bienveillante du roi et de l'Etat qui ne cessaient d'entourer l'Union de leur protection, néanmoins les questions politiques ne jouaient que le rôle de facteurs accessoires. Les pourparlers concernant l'Union étaient menés sans la participation de l'Etat, presque jusqu'au moment où la fusion des Eglises fut définitivement accomplie.

Les conclusions suivantes découlent de ces considérations:

1) l'Union était la résultat des efforts de la Curie romaine en vue de rallier à l'Eglise latine les orthodoxes des pays ruthènes;

2) elle était la conséquence du désir de ramener l'Eglise orthodoxe dans une voie normale, surtout l'expression de la tendance à raffermir le pouvoir des évêques par rapport au clergé et aux laïcs, la manifestation de leurs aspirations à relever leur autorité dans l'Etat;

3) tout en étant depuis longtemps approuvée en principe par Rome, la question relative aux concessions à faire au rite oriental, n'était pas clairement précisée au cours des premiers pourparlers; elle ne fut formulée qu'après que les évêques ruthènes eussent présenté leur postulata concernant ce sujet.

5. CZAPLIŃSKI WŁ.: *Władysław IV wobec wojny trzydziestoletniej w latach 1637—1645. (L'attitude de Ladislas IV en présence de la guerre de Trente ans et sa politique entre 1637 et 1645).* Séance du 18 février 1935.

Les historiens ont déjà fourni la preuve que pendant la plus grande partie de son règne, Ladislas IV faisait une politique qu'on pourrait appeler austrophile et qu'il comptait surtout sur l'appui de l'Autriche pour pouvoir récupérer soit une partie, soit tout son patrimoine. Même lorsqu'il prenait contact avec des puissances hostiles à l'Autriche, il ne songeait jamais sérieusement à s'engager dans une politique contraire aux intérêts des Habsbourgs. Pourtant nous pouvons distinguer dans son règne une période où ses rapports avec la maison d'Autriche sont particulièrement étroits. Elle s'étend de 1637 à 1645. Le roi est alors lié à l'Autriche non seulement par l'ancien traité d'alliance conclu avec l'empereur et renouvelé au commencement du règne, mais

il l'est encore par un pacte nouveau, signé en 1637, ainsi que par son mariage avec l'archiduchesse autrichienne Cécile-Renée.

Nos historiens n'ont jusqu'à présent pas fixé l'attention sur cette période. On admettait généralement qu'à cette époque le roi s'intéressait exclusivement à la politique intérieure ou qu'il ne s'occupait que des affaires du proche Orient, mais il en était tout autrement en réalité. En effet, Ladislas IV déploie une activité diplomatique intense dont il est difficile cependant de bien connaître les phases, car le roi la menait personnellement de concert avec ces collaborateurs les plus intimes. Des échos de cette politique parviennent parfois jusqu'au Sénat, mais nous n'en trouvons que très rarement des traces dans les délibérations de la Diète. Sans risquer d'être démenti par les faits, nous pouvons appeler cette époque, période de la politique personnelle de roi.

Les buts que poursuit cette politique sont en général les mêmes que les fins que Ladislas se proposait d'atteindre dans la période précédente de son règne. Le roi entend user de tous les moyens pour rentrer en possession de son héritage ou du moins pour en récupérer une partie, mais comme ses aspirations se montrent irréalisables la plupart du temps, il s'efforce d'obtenir une compensation qui le dédommagerait de son royaume perdu. Il se rend bien compte qu'après la guerre qui ravageait l'Europe depuis si longtemps, l'ancien état de chose ferait place à des conditions politiques nouvelles; aussi tâche-t-il à tout prix de devenir un des acteurs de ce drame et d'y jouer un rôle, pour pouvoir prendre part aux négociations de paix et avoir l'occasion de faire valoir ses droits. Ces projets se heurtent cependant à une double difficulté dont l'une est créée par son alliée, l'Autriche. Comme auparavant, celle-ci appréhendait que les prétentions du roi ne rendissent difficiles les pourparlers en vue de conclure la paix. Elle fait donc son possible pour empêcher le roi de s'ingérer dans les questions européennes, car la neutralité bienveillante de la Pologne lui suffit et elle se contente de pouvoir y enrôler des soldats et d'y trouver le cas échéant des ressources financières. Tout aussi grandes sont les difficultés que la France crée aux plans du roi. Elle ne peut lui pardonner d'avoir rejeté les propositions qu'elle a faites en 1635, comme elle craint d'autre part que la participation de la Pologne à la guerre ne raffermisse la position de l'Autriche. Toutes les démarches du roi pour persuader



Richelieu qu'il ne songe nullement à agir au préjudice de la France, demeurent donc vaines. Déjà en 1638, au moment où il tâchait de réaliser ses projets douaniers, ensuite à l'occasion du voyage de son frère, il put se rendre compte combien la diplomatie française lui était hostile. Les ambassadeurs de sa Majesté Très Chrétienne ne manqueront pas, pendant les premières années, de redoubler d'efforts pour contrecarrer les intentions du roi et pour paralyser ses aspirations politiques. En conséquence, les instructions données aux ambassadeurs de France en Pologne, leurs enjoignent de créer des obstacles, même aux tentatives du roi en vue de consolider son pouvoir.

Quoique cette période coïncide avec les années qui suivirent la conclusion d'un armistice avec la Suède, le roi ne renonce pas à l'idée d'un conflit armé avec cette puissance. Inutile de dire qu'eu égard aux puissances qui s'étaient portées garant de la paix ainsi qu'à la noblesse, tous les moyens dont se sert le roi pour arriver à ses fins doivent forcément être appliqués avec la plus grande circonspection. Il s'agit surtout de mesures prises conjointement avec d'autres puissances pour amener la Suède à violer l'armistice, de sorte qu'ayant été provoqué, le roi pourrait commencer la guerre sans se faire de scrupules. L'affaire du colonel Both est un exemple classique des méthodes dont se servait cette politique; en effet, le colonel devait attaquer la Livonie au nom de l'empereur pour l'envahir, en partant du territoire sous la domination de l'électeur de Brandebourg. On pourrait citer d'autres exemples analogues, empruntés à la politique de Ladislas à cette époque.

En 1642 et 1643 le roi travaille à la réalisation de son grand projet consistant à faire marcher le Danemark contre la Suède. Il espère que ce plan lui permettra de prendre part à cette guerre en qualité de roi de Suède et qu'il réussira peut-être à entraîner la République dans cette entreprise aventureuse. Il compte tout au moins sur une récompense de l'Autriche qui souhaitait vivement voir le Danemark lui prêter main forte. Ladislas dépensa beaucoup d'énergie pour réaliser son projet, fit jouer tous les ressorts et comptait même sur l'appui de Moscou, cependant tous ces efforts aboutirent à un fiasco complet.

Il ne cesse cependant de penser à jouer le rôle de médiateur dans le grand conflit européen. A cet effet il envoie plus d'une

fois des ambassades à Paris, Vienne et Copenhague, rencontre l'empereur à Nikolsburg et songe à une entrevue avec Christian à Oliwa.

Voyant que ses efforts sont très mal accueillis par l'Autriche, il tâche de lui faire comprendre l'utilité de son activité diplomatique et offre, ou plutôt impose, sa médiation dans le conflit entre l'empereur et J. Rakoczy. Il projette même d'entamer des négociations avec la Suède en vue de conclure un traité de paix perpétuelle. En fin de compte, toutes ses tentatives se montrent infructueuses.

Après avoir subi une série d'échecs, il tente vers la fin de 1643 de renouer des relations avec la France. Contrairement à ce qu'on a souvent supposé, la mort de la reine n'a pas joué un rôle plus important dans cette volte-face politique, car cette tendance s'était déjà manifestée quelques mois avant son décès. Sa femme morte, Ladislas pouvait se faire des illusions et songer qu'il réussira à récupérer le trône de Suède en épousant Christine. Lorsque ce projet se montra vain, le roi perd l'espoir de pouvoir s'immiscer dans les affaires politiques de l'Europe occidentale. Son esprit remuant et entreprenant se tourne alors vers l'Est et envisage l'éventualité d'une guerre contre la Turquie. En dépit de ce qu'on pourrait admettre, il n'attache plus autant d'importance aux pourparlers avec la France. Insistons sur le fait qu'en entrant en rapport avec cette puissance, Ladislas n'entend pas prendre une attitude hostile envers l'Autriche, aussi les déclarations que fait à ce propos un ambassadeur trop fougueux, ne sont-elles pas approuvées par le souverain. Malgré les négociations avec la France, le roi ne néglige pas les occasions de rendre service à l'Autriche et la tient assez bien au courant des phases de ces pourparlers. D'autre part, l'Autriche, occupée de ses propres affaires, n'insiste pas beaucoup sur un nouveau mariage avec une archiduchesse autrichienne. Elle se rend bien compte que par le fait d'épouser une Française le roi renonce volontairement à s'ingérer dans les questions intéressant les pays occidentaux.

6. CZEKANOWSKI J.: *Zróżnicowanie etnograficzne Polski w świetle przeszłości. (La différenciation ethnographique de la Pologne à la lumière du passé)*. Séance du 25 mars 1935.

Le résultat le plus important des recherches contemporaines sur l'ethnographie de la Pologne, consiste à avoir établi, qu'en ce qui concerne les phénomènes de la civilisation matérielle, les lignes délimitant leur extension territoriale manifestent une régularité frappante. En effet, la plupart de ces lignes s'étendent du Nord-Ouest au Sud-Est et forment sur la rive droite de la Vistule, en aval de l'embouchure du Wieprz, un faisceau serré dont les éléments se relâchent dans l'Est. Il importe d'insister sur le fait que les lignes en question s'étendent le long de la limite extrême de la civilisation lusacienne, limite que les recherches de Léon Kozłowski ont fixée pour le premier millénaire avant J. C. Disons enfin, que les lignes-limites s'étendant de l'Ouest à l'Est au Nord des Carpathes orientales et centrales, constituent un groupe bien moins nombreux et coïncident avec la limite septentrionale de la civilisation thrace, établie par Thaddée Sulimirski pour la même période.

Les domaines d'extension des phénomènes de la civilisation matérielle, tels que nous les avons indiqués sur notre petite carte, ne s'accordent pas avec la différenciation ethnique actuelle de la Pologne, vu qu'ils passent aussi bien à travers le territoire linguistique polonais, qu'à travers le territoire linguistique ruthène. En revanche, ils révèlent des concordances frappantes avec l'extension des civilisations préhistoriques, aussi devons-nous en conclure que la différenciation ethnique de notre territoire, fixée dès le commencement du premier millénaire avant notre ère, se manifeste encore aujourd'hui dans les phénomènes de civilisation matérielle.

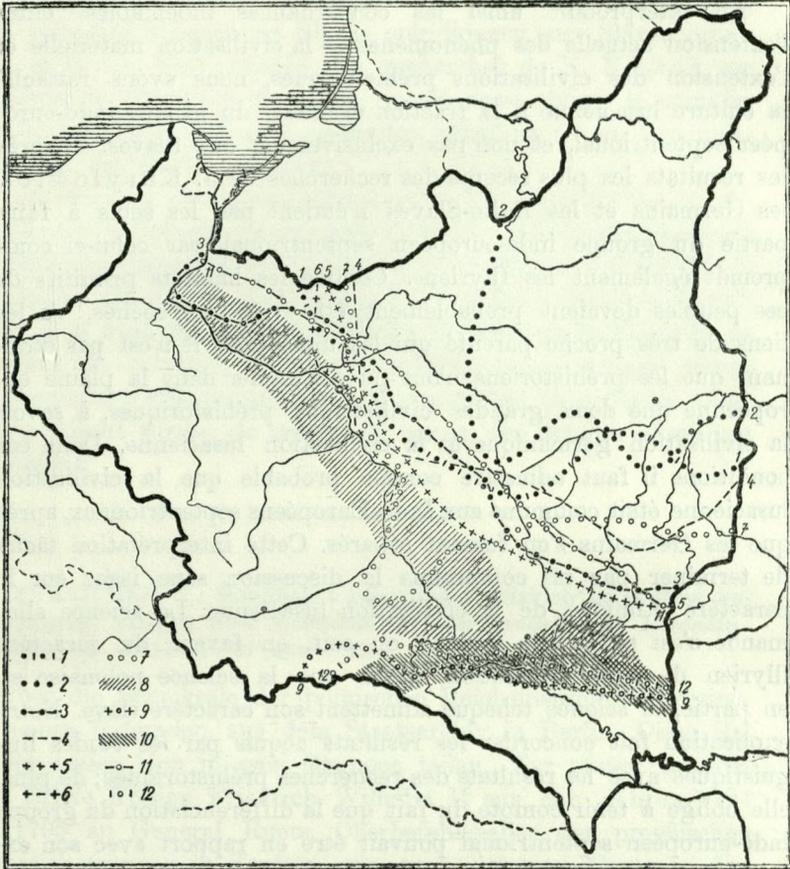
Le maintien, jusqu'à l'époque actuelle, de traces aussi manifestes des limites ethnographiques d'avant trois mille ans, témoigne avec éloquence, avant tout, de la continuité du développement des conditions dans notre territoire. De plus, il nous amène à conclure que des peuples d'une civilisation très différente devaient y être en contact. De puissants contrastes devaient donc entrer en jeu, puisque ni l'agrandissement très récent du territoire linguistique

polonais, ni l'expansion bien plus ancienne des Slaves et des Baltes, ni enfin la domination passagère des Germains, n'ont pu les effacer.

Si l'on essaie de répondre à la question de savoir quelle pourrait être la grande frontière ethnographique d'avant trois mille ans, laquelle correspond à la ligne ethnographique traversant la Pologne du Nord-Ouest au Sud-Est, il ne faut pas perdre de vue que cette ligne délimite sur son parcours les steppes de l'Europe orientale des régions boisées de celle-ci. Nous savons d'autre part que les régions septentrionales couvertes de forêts, étaient habitées depuis des temps immémoriaux par des peuples ougro-finnois, tandis que des peuples indo-européens (iraniens) vivaient dans les steppes. Ces faits nous autorisent à conclure que la grande frontière ethnographique passant par la Pologne, constitue la trace, maintenue jusqu'à nos jours, de l'ancienne limite du territoire indo-européen. Celle-ci correspondait évidemment dans l'Est à la limite septentrionale de la région occupée par les Iraniens, tandis que dans notre territoire elle était, sans aucun doute, la limite orientale de l'habitat du groupe indo-européen septentrional et coïncidait avec les bornes orientales de l'extension de la civilisation lusacienne.

Cette interprétation est corroborée par le fait qu'en dehors de la grande frontière ethnographique dont il vient d'être question, nous en connaissons une autre, bien moins marquée, il est vrai, qui passe par la Pologne méridionale et représente la trace actuelle de la périphérie de la civilisation thrace préhistorique. Sans nul doute, nous avons affaire ici à l'ancienne frontière séparant le groupe indo-européen septentrional, des Thraces qui, comme nous le savons, appartenaient au groupe indo-européen méridional. Comme la grande frontière ethnographique passant du Nord-Ouest au Sud-Est de la Pologne, est plus fortement marquée, nous pouvons admettre que les contrastes en jeu devaient être plus prononcés que les différences séparant les Indo-Européens septentrionaux de ceux établis dans le Sud. Cette constatation ne peut, bien entendu, que plaider en faveur de la conclusion que notre grande ligne-frontière ethnographique permet de retrouver les traces de l'ancienne limite séparant les Indo-Européens des Ougro-Finnois, étrangers au groupe indo-européen.

Lignes de démarcation de phénomènes ethnographiques et préhistoriques en Pologne (dessiné par J. Falkowski).



1. Ligne de démarcation entre les deux principaux types de fléaux (K. Moszyński: *Kultura Ludowa Słowian*. Académie Polonaise des Sciences 1929, p. 204). — 2. Ligne de démarcation entre les deux principaux types de manches de la quenouille (K. Moszyński 1929, p. 307). — 3. Ligne de démarcation entre les battoirs légers et les battoirs lourds; battoirs lourds au Nord-Est (K. Moszyński 1929, p. 599). — 4. Ligne de démarcation entre les deux principaux types de jougs (K. Moszyński 1929, p. 653). — 5. Ligne de démarcation entre les deux types de l'attelage; la «duha» au Nord-Est (K. Moszyński 1929, p. 628). — 6. Ligne de démarcation entre les deux types de décoration du toit; «pazdur» à l'Ouest, «sparog» à l'Est (A. Bachmann 1929, *Archiwum Towarzystwa Naukowego we Lwowie*, Séction II, Vol. V, p. 361). — 7. Domaine méridional et occidental de la charrue à croc (J. Falkowski 1931, *Archiwum etc.* Vol. VIII, p. 205). — 8. Domaine oriental de la civilisation lusacienne au premier millénaire avant J. Ch. (L. Kozłowski: *Mapy Kultury Łużyckiej* 1926, *Kwartalnik Historyczny*, An. XL, Lwów 1926). — 9. Domaine septentrional de manches de la quenouille aiguillées (K. Moszyński 1929, p. 307). — 10. Domaine septentrional de la civilisation thrace au commencement du premier millénaire avant J. Ch. (T. Sulimirski). — 11. Domaine Sud-Est du mortier caliciforme (S. Popiel, Thèse, Université Jean Casimir à Lwów). — 12. Domaine septentrional du pilon (stępor) à deux mains (S. Popiel, Thèse etc.).

En interprétant ainsi les concordances indéniables entre l'extension actuelle des phénomènes de la civilisation matérielle et l'extension des civilisations préhistoriques, nous avons rattaché la culture lusacienne à la fraction orientale du groupe indo-européen septentrional, et non pas exclusivement aux Slaves. D'après les résultats les plus récents des recherches de J. Kuryłowicz, les Germains et les Balto-Slaves n'étaient pas les seuls à faire partie du groupe indo-européen septentrional, car celui-ci comprenait également les Illyriens. Comme les habitats primitifs de ces peuples devaient probablement être très rapprochés, vu les liens de très proche parenté qui les unissaient, il n'est pas étonnant que les préhistoriens n'ont pu distinguer dans la plaine européenne que deux grandes civilisations préhistoriques, à savoir la civilisation germanique et la civilisation lusacienne. Dans ces conditions il faut admettre comme probable que la civilisation lusacienne était commune aux Indo-Européens septentrionaux, après que les Germains s'en fussent séparés. Cette interprétation tâche de terminer par un compromis la discussion sans issue sur le caractère ethnique de la civilisation lusacienne. La science allemande s'est prononcée, comme on sait, en faveur du caractère illyrien de cette civilisation, tandis que la science polonaise et, en partie, la science tchèque admettent son caractère slave. Notre explication fait concorder les résultats acquis par les études linguistiques avec les résultats des recherches préhistoriques; de plus, elle oblige à tenir compte du fait que la différenciation du groupe indo-européen septentrional pouvait être en rapport avec son expansion au-delà des limites de l'habitat primitif.

La persistance vraiment extraordinaire des anciennes frontières ethniques de notre territoire et leur maintien pendant une période de trois mille ans, nous font envisager la possibilité qu'après avoir dépassé l'ancienne limite de la civilisation lusacienne, les Balto-Slaves se seraient divisés en Baltes et en Slaves, tout comme l'extension du territoire linguistique polonais au-delà de cette limite a donné naissance à la formation de la Nouvelle Mazovie. L'expansion des Slaves au-delà de la même limite, a pu entraîner d'une façon analogue la séparation des Slaves orientaux en tant que groupe à part. Si ces suppositions se montraient fondées, il faudrait également admettre la possibilité que la séparation des Slaves méridionaux était liée à l'invasion des Slaves dans le territoire

de l'ancienne civilisation thrace. Si l'on envisage l'existence des liens primitifs unissant les Slaves méridionaux aux Slaves orientaux, et si l'on tient compte des recherches de K. Nitsch sur les noms de l'épicéa et du sapin, on est aussi obligé de compter avec la possibilité que cette séparation ethnique n'a eu lieu qu'après celle des Slaves orientaux.

Les résultats des investigations sur l'ethnographie et la pré-histoire de la Pologne, permettent d'établir dès à présent un esprit conservateur surprenant et une grande résistance aux influences étrangères. On croyait jusqu'ici que nous nous contentions du rôle passif d'un pont que les tempêtes et les vicissitudes de l'histoire ne cessaient de détruire. Or il est évident aujourd'hui que toutes ces tempêtes n'effleuraient pas une population fixée depuis longtemps, faisant surgir, de temps en temps, des flots de puissantes expansions.

-
7. ESTREICHER K.: *Rabunek i zniszczenie polskich insygnjów koronnych. (Raub und Vernichtung der polnischen Reichsinsignien)*. Séance du 10 janvier 1935.

Über die Schicksale der polnischen Reichsinsignien unterrichten sieben Urkunden aus dem Staatsarchiv in Berlin. Diese Urkunden lassen sich in zwei Gruppen teilen. Zur ersten gehören zwei Briefe Königs Friedrich Wilhelm II aus den Jahren 1794 und 1795 an General Ruets, Oberbefehlshaber der preußischen Okkupationstruppen in Krakau, wie auch der vom Ruets an den König gerichtete Bericht. In seinen Briefen befiehlt der preußische König die polnischen Kroninsignien streng geheim nach Breslau zu bringen, was gegen Ende des J. 1795 geschehen ist. Zweite Gruppe von Urkunden ist um 40 Jahre jünger und besteht aus der Kabinettskorrespondenz des Kriegsministers von Witzleben welcher sich an den Hofminister v. Wittgenstein mit der Frage wendet, ob dieser in Stande wäre ihn über die Schicksale der aus Krakau weggebrachten polnischen Kroninsignien aufzuklären. Diese Korrespondenz zeigt ganz deutlich, daß der preußische König seinen Ministern die Wahrheit vorbehalten hatte, indem er ihnen erklärt hat, die polnischen Kronen und Zepter seien auf Grund der Beschlüsse des Wiener-Kongresses an den russischen Kaiser

Alexander I als polnischen König übergeben worden. Nach langen Nachforschungen in preußischen Archiven und in Berliner Schatzkammer hat jedoch Wittgenstein die Wahrheit entdeckt und Witzleben bekanntgemacht, daß die polnischen Kronen in Jahren 1809—1811 zuerst auseinandergenommen, dann umgeschmolzen und Perlen samt anderen Edelsteinen verkauft worden sind. Der Verfaßer vermutet, daß die von preußischen Ministern im J. 1836 unternommenen Nachfragen nach polnischen Kroninsignien mit der damaligen Annäherung Preußens an Rußland gebunden sind. Einige Monate bevor diese Korrespondenz angefangen worden ist, fand in Kalisz im J. 1835 eine Zusammenkunft des preußischen Königs Friedrich Wilhelm III mit dem Kaiser Nicolaus I statt und man darf vermuten, daß bei dieser Gelegenheit der russische Kaiser, welcher zugleich König von Polen war, nach den polnischen Reichsinsignien gefragt hatte.

-
8. JABŁOŃSKI W.: **Pekińskie siao-ha(i-eu)l-yu (piosenki dzieciinne).** (*Les siao-ha(i-eu)l-yu de Pékin. [Un essai sur la poésie populaire en Chine]*). Séance du 21 février 1935.

L'auteur explique d'abord l'intérêt que présente la poésie populaire en Chine en indiquant ses rapports avec les origines de la poésie chinoise. En effet, ces rapports sont maintenant l'objet d'une controverse assez vive dans laquelle prennent part, à côté des savants chinois, leurs confrères européens. Les liens de la poésie populaire avec la poésie savante s'affaiblissent à mesure qu'on s'éloigne de l'antiquité. Il faut revenir aux temps relativement modernes pour trouver un regain d'intérêt dans la classe lettrée pour la poésie populaire (Li T'iao-yuan etc.). C'est la »révolution littéraire« (l'adoption de la langue parlée), aidée par les études occidentales, qui créa une vague d'enthousiasme pour le folklore dont profitèrent les chansons populaires. Les esprits le plus distingués de la Chine moderne patronnent la publication des recueils de la poésie populaire (Kou Kie-kang). Cette vogue recèle à côté de la curiosité scientifique venue de l'Occident une vieille idée chinoise que la chanson est l'expression de l'opinion publique, ce qui explique le zèle patriotique des folkloristes chi-

nois qui espèrent par les publications des recueils de poésie populaire renseigner le gouvernement sur les vrais besoins du peuple.

L'auteur de cette étude a borné sa documentation à un recueil fait sous sa direction par un lettré de ses amis, M. T'ong, qui a noté pour lui les *siao-ha(i-eu)l-yu* (= paroles [chansons] des petits enfants) de Pékin. Les chansons d'autres recueils, déjà publiées, ne lui servirent que comme moyens de comparaison. L'auteur insiste sur la difficulté d'interprétation de ces documents, difficulté affirmée par les folkloristes chinois. Ces chansons, au nombre de 357 (l'auteur n'en publie qu'un choix de 177), n'appartiennent pas toutes à un seul genre littéraire strictement défini, l'auteur les appelle d'après leur nom populaire.

Ne voulant pas imposer une classification artificielle l'auteur étudie ces chansons d'abord au point de vue métrique. On voit les rapports de la métrique populaire avec la métrique savante. L'influence de cette dernière est limitée par le caractère polysyllabique du chinois moderne. Les rimes dans les poésies populaires diffèrent des rimes de la poésie classique: on se base sur la prononciation actuelle. Le quatrain, si fréquent dans le recueil de T'ong, a des rapports avec le quatrain classique.

En examinant les figures poétiques on voit l'importance de la répétition et de l'énumération; cette dernière surtout, permettant d'enfiler des couplets les uns après les autres en se servant de cadres consacrés (mois, veilles de nuit), est très caractéristique. Un autre moyen celui de souder les différents chaînons hétérogènes d'une chanson à l'aide de la rime sans s'occuper du sens permet de construire des coqs-à-l'âne amusants. L'antithèse, si chère à l'esprit symétrique des Chinois, est très fréquente, surtout dans les quatrains dont les deux premiers vers sont sinon antithétiques ou moins symétriques. Le début de la chanson, le *t'eu-tseu*, est très caractéristique. Cette formule stéréotypée, la même pour un grand nombre de poésies le plus hétérogènes, sert à amorcer le rimes.

Si l'on analyse les *siao-ha(i-eu)l-yu* au point de vue des sujets traités, on peut les grouper dans quelques grands cycles: la famille avec les thèmes de la noce, de la belle-famille, du gynécée etc. Le cycle des métiers comprendra une quinzaine de métiers différents qui serviront de sujet aux plaintes ou aux moqueries. Un autre cycle est celui de la jeunesse moderne dont

on déplore la corruption qui, à vrai dire, ne dépasse pas l'émanicipation des jeunes gens des entraves du protocole antique.

L'ensemble nous donne une vision complète de la maison chinoise, vénérable demeure hermétiquement close à l'intrus. Ce microcosme indépendant communique avec le monde extérieur par la Rue, lieu d'échange des valeurs et des idées: c'est là que les enfants jouent, c'est là qu'ils interpellent les marchands ambulants, c'est là qu'ils rencontreront un Musulman ou un Européen. Le Temple et maintenant le Jardin public, plus éloignés de l'atmosphère renfermée de la Maison, permettent des rencontres plus décisives encore: c'est bien là qu'a eu lieu la rencontre inespérée du jeune homme avec la jeune fille.

Cette vision peut avoir, à la rigueur, la valeur d'un document historique de cette époque de transition où le tramway chasse la chaise à porteurs dans laquelle se cache un vieux mandarin.

9. KLEMENSIEWICZ Z.: *Wskaźniki zespolenia. (Die Verknüpfungszeichen)*. Séance du 29 janvier 1935.

Die Zusammensetzung von Äußerungen nennt der Referent ein syntaktisches Gebilde, in dem zwei oder mehrere Äußerungen (d. h. Sätze oder Mitteilungen, je nachdem ob das Verbum finitum vorhanden ist, oder nicht) mit einander verknüpft sind. Je nach der Art der Verknüpfung muß das Zeichen sein, das das jeweilige Verhältnis der Verknüpfung andeuten soll. Beispiele wie: *Przyjadę, odwiedzę cię. Przyjadę i odwiedzę cię. Przyjadę, więc odwiedzę cię. Ponieważ przyjadę, odwiedzę cię. Gdy przyjadę, odwiedzę cię. Jeżeli przyjadę, odwiedzę cię* — belehren uns über die Funktion des Verknüpfungszeichens: es verbindet denselben und auf dieselbe Art ausgedrückten Inhalt zu immer neuen Bedeutungseinheiten.

Die obigen Beispiele zeigen uns zugleich zwei Arten von Verknüpfungszeichen: 1) Wortverknüpfungszeichen, z. B. *und, also*; 2) Sprechverknüpfungszeichen (z. B. *Ich komme, ich besuche dich* — oder *Ich komme. Ich besuche dich*), worunter der Referent die Satzmelodie versteht, die hier das Verhältnis der Verknüpfung anzudeuten hat und die im Schriftbilde

durch die Interpunktionszeichen (hier »Komma« und »Punkt«) bezeichnet ist.

I. Der Referent unterscheidet folgende Wortverknüpfungszeichen:

1) Die Konjunktionen, die ihrem Baue nach in a) einfache, z. B. *a, i, lecz*; b) zusammengesetzte, z. B. *mimo że, podczas gdy*; c) entwickelte z. B. *a jednak, a mianowicie*; d) reduplizierte z. B. *baź — baź, jużto — jużto* — zerfallen. Ihrer Bedeutung nach unterscheidet man im allgemeinen eindeutige und mehrdeutige Konjunktionen; die letzten, wie z. B. die komparative, aber auch temporale und konditionale Konjunktion *jak*, bekommen ihre Bedeutung aus der jeweiligen Bedeutung der Zusammensetzung von Äußerungen. Je nach der Stellung der Konjunktionen innerhalb der Zusammensetzung von Äußerungen unterscheiden wir stabile und mobile Konjunktionen. Die mobile Konjunktion ist immer und untrennbar mit einer Äußerung verbunden und muß mit ihr wandern, sobald diese ihren Platz im Satzgebilde wechselt; die stabile Konjunktion ändert ihre Stellung nicht, da auch die Äußerung, zu der sie gehört, immer an derselben Stelle erscheinen muß, z. B. *Ponieważ od kilku lat nie byłem w Poznaniu, dawno nie widziałem brata. Dawno nie widziałem brata, ponieważ od kilku lat nie byłem w Poznaniu. Brata, ponieważ od kilku lat nie byłem w Poznaniu, dawno nie widziałem.* — aber *Dawno nie widziałem brata, bo od kilku lat nie byłem w Poznaniu.*

2) Die Hilfswortverknüpfungszeichen. Hierher gehören: A. die Verknüpfungsfürwörter, d. h. die Fürwörter substantivischer, adjektivischer, numeraler, adverbialer Art, die unmittelbar an eine Komponente der übergeordneten Äußerung anknüpfen, z. B. *Rób (to), co chcesz. Rób (tak), jak chcesz* (in den Klammern wurde der mutmaßlich oder tatsächlich ausgedrückte Verknüpfungsanzeiger angegeben). B. die Verknüpfungsanzeiger, worunter der Referent Fürwörter substantivischer, adjektivischer, numeraler, adverbialer Art versteht, die auf eine allgemeine Weise dem Hörer den Inhalt der zweiten Äußerung oder sogar den irgend einer besonderen Komponente dieser Äußerung vermitteln, z. B. *Przybyłem do Warszawy dlatego, że mam odczyt. Przybyłem do Warszawy poto, żeby wygłosić odczyt.* Der Referent unterscheidet: a) einen präkonjunk-

tionalen Anzeiger, der unmittelbar an die Konjunktion der zweiten Äußerung anknüpft, z. B. *dlatego że, dopóty aż, tak iż*; b) einen präpronominalen Verknüpfungsanzeiger, der an das Ganze der zweiten Äußerung anknüpft, z. B. *Pytałem się o to, czy jesteś zdrow*; c) einen relativen Verknüpfungsanzeiger, der unmittelbar an das bedeutungshomogene Frageförwort der zweiten Äußerung anknüpft, z. B. *dotąd — dokąd, o tem — o czem*. C. Ergänzende Verknüpfungskomponenten, d. h. Adverbien des Ortes, der Zeit, der Art und Weise u. s. w., deren Bedeutung keine selbständige ist und erst aus dem Inhalt der Zusammensetzung von Äußerungen klar wird, z. B. *Czytałem, w tem ktoś zapukał. Lesniczówka stała na skraju lasu, obok była łączka*.

II. Zu den Sprechverknüpfungszeichen zählt der Referent 1) die Satzmelodie, die objektiv zwar wenig erforscht ist, die sich aber unserer Sprachintuition als syntaktisches Element von großer Bedeutung aufdrängt. Wir haben eine Satzmelodie der Frage, der Mitteilung, des Befehls, des Aufrufs. Sehr wichtig für die Analyse der Zusammensetzung von Äußerungen ist die Unterscheidung einer geschlossenen und einer offenen Satzmelodie. Die offene Melodie deutet die Fortsetzung an und kann in besonderen Fällen einen speziellen, z. B. einen erklärenden, aufzählenden, vorwegnehmenden Charakter haben. 2) Die Hilfsverknüpfungszeichen, und zwar a) die syntaktische Pause, die lang, mittel oder kurz sein kann; die Wahl einer kurzen oder langen Pause zusammen mit der Art der Satzmelodie entscheidet oft darüber, ob wir es mit zwei isolierten Äußerungen, z. B. *Ja pójdę. Ty zostaniesz.*, oder aber mit einer Zusammensetzung zweier Äußerungen, z. B. *Ja pójdę, ty zostaniesz.* — zu tun haben. b) Die Betonung, welche irgend ein Wort hervorhebt und die folglich das richtige Erfassen des Verknüpfungsverhältnisses ermöglicht; vergleichen wir *Ja pójdę, ty tymczasem zostaniesz.* und *Ja pójdę, ty tymczasem zostaniesz*; im ersten Falle ist das hervorgehobene Wort ein Zeitadverb mit der Funktion einer ergänzenden Verknüpfungskomponente, im anderen Falle ist es nur eine adversative Konjunktion.

Ein Verknüpfungsverhältnis kann mehr oder weniger deutlich sein, je nach der Wahl des Verknüpfungszeichens. Und diese Wahl wiederum hängt ab entweder von der jeweiligen Absicht

des Sprechers oder aber von der Entwicklung seines Sprachgefühls und seiner Sprechfähigkeit. Z. B. *Ja podrózowalem, ty chorowateś. Ja podrózowatem, a ty chorowateś. Kiedy ja podrózowatem, wtedy ty chorowateś. Kiedy ja podrózowatem, ty chorowateś.* u. s. w. Hier sehen wir auch welche große Bedeutung die Verknüpfungszeichen als stilistische Mittel haben.

10. LEHR-SPLAWIŃSKI T.: **O słowniku połabskim. (Du dictionnaire polabe).** Séance du 1 mars 1935.

Dans l'introduction à sa »Grammaire du polabe« (en 1929) l'auteur avait annoncé l'élaboration d'un dictionnaire étymologique du parler des Drévanes polabes d'autrefois. Le besoin d'un tel dictionnaire n'est que trop évident et il serait inutile de l'expliquer encore une fois. Ce que les matériaux polabes, recueillis par écrit dans la première moitié du XVIII-e s., c'est-à-dire à la dernière époque de l'existence du polabe, nous ont laissé du vocabulaire polabe, a trouvé assez peu de place dans la linguistique slave, le matériel étant peu accessible à ceux des slavisants qui ne s'occupent pas particulièrement du polabe. L'édition de Rost, très bonne en somme, ne rend pas pourtant de services immédiats à cause de l'orthographe compliquée des monuments, difficile à saisir; d'autre part l'index des mots, qui accompagne l'édition, est incomplet, car il y manque environ $\frac{1}{4}$ du vocabulaire des documents; en revanche il est alourdi par le matériel toponymique et onomastique fourni en partie par des documents historiques, en partie aussi maintenu jusqu'à présent, aux environs de Lüneburg, par des descendants germanisés des anciens Drévanes. La chronologie de ce matériel, le territoire de son origine et la façon dont il a été transmis sont si différents du matériel lexical contenu dans les documents qui réfléchissent le parler vivant des Drévanes de la première moitié du XVIII-e s. qu'on ne peut pas les mettre sur le même plan ni attribuer la même importance, qu'aux formes réellement transmises par les monuments, aux reconstructions faites par un éditeur, plus ou moins arbitrairement et sur la base du matériel onomastique à valeur très inégale. Par conséquent la préparation d'un dictionnaire polabe complet, fondé sur les documents de la dernière période du

parler vivant des Drévaas est absolument nécessaire. Seulement un dictionnaire de ce genre pourra rendre le matériel linguistique polabe accessible aux slavissants qui n'auront pas le temps ou l'envie de fouiller l'orthographe enchevêtrée des documents, rédigés ou notés au XVIII-e s. par des Allemands, lesquels ne comprenaient même pas, le plus souvent, la langue qu'ils essayaient de noter.

Les travaux préparatifs, la mise en évidence et la comparaison du matériel lexical fourni par les documents avaient été commencés par l'auteur il y a plus de dix ans, en même temps qu'un travail sur la grammaire polabe. L'achèvement d'une grammaire du polabe a enfin permis une étude systématique du vocabulaire: il était nécessaire d'expliquer d'abord la structure grammaticale de la langue, car elle seule permettait le plus souvent d'établir la physionomie phonétique des mots séparés. La première esquisse de la grammaire était prête au printemps du 1917. On a pu alors approcher le travail systématique pour le vocabulaire. Mais l'auteur a pu bientôt se persuader que le plan primitif, qui se bornait à mettre en parallèles les matériaux du vocabulaire offerts par les documents, s'est montré insuffisant. En effet, une grande partie de mots polabes, transmis dans une forme plus ou moins altérée, demande des explications étymologiques qui doivent être fondées sur la comparaison avec le vocabulaire des autres langues slaves. Il est né ainsi un autre plan: celui d'un dictionnaire à caractère étymologique et comparatif qui donnerait, à côté de chaque terme, non seulement toutes les formes correspondantes trouvées dans les monuments, mais aussi une reconstruction de la forme prépolabe et de slave commun, de même que ses correspondances étymologiques dans d'autres langues slaves. Ce plan a demandé, il va sans dire, beaucoup plus de travail; l'auteur a engagé les meilleurs d'entre ses étudiants-slavissants travaillant sous sa direction dans son séminaire à y prendre part. Cela se passait d'abord à l'Université de Poznań (1921), ensuite dans celle de Lwów et enfin (1930—32) à l'Université de Cracovie. Les collaborateurs dépouillaient les monuments d'après les indications du professeur, expliquaient l'origine des mots et leur cherchaient des correspondances dans d'autres langues slaves. Ce travail a éveillé un vif intérêt chez les étudiants et grâce à lui plusieurs des plus doués ont pu pousser à fond leur étude de la langue polabe; le

résultat en fut une série de mémoires du domaine du vocabulaire ou de la grammaire polabe. Il suffit de citer les noms de: MM. Adam Tomaszewski, l'abbé Pierre Gołąb, Jeanne Heyda-Pilat, Thadée Milewski, Ladislas Kuraszkiwicz, Ét. Kniezsa et d'autres, dont les travaux ont paru pour la plupart dans »*Slavia Occidentalis*« publication de l'Institut Slave Occidental de l'Université de Poznań. Grâce au travail des étudiants, il y a déjà trois ans que le gros du matériel du dictionnaire projeté a été préparé. L'auteur a pu passer à la rédaction définitive, précédée nécessairement par un minutieux contrôle des matériaux recueillis; il fallait aussi compléter les manques, relativement nombreux. Il a fallu aussi introduire dans le dictionnaire — ce qu'on avait jusqu'ici négligé de relever — les mots empruntés par les Drévanes à l'allemand; la préparation et l'élaboration de ce matériel demande une méthode différente et une forte préparation en langues germaniques, ce qui manque ordinairement à nos étudiants slavisants. De ce matériel d'emprunt germanique l'auteur s'est borné finalement à ne prendre en considération que les mots nettement assimilés par le polabe, assimilation prouvée par leur développement phonétique adapté au polabe, ou bien par leur élargissement au moyen de suffixes ou désinences polabes. L'auteur a pourtant négligé un certain, assez grand, nombre de mots allemands, mis tels quels dans les documents, sans qu'il y ait quelque trace qu'ils aient jamais été adoptés par le parler des Drévanes; on n'a aucune certitude que ce fussent de véritables emprunts et non les termes venus accidentellement, lorsque la mémoire de l'informateur ne lui livrait pas immédiatement le mot polabe. Ainsi limité le dictionnaire comptera environ 400 termes de provenance allemande (du bas allemand) ce qui fait, en présence du nombre total de 3000, à peu près $\frac{1}{7}$ du vocabulaire qui nous est encore conservé du polabe. La dernière étape de notre travail de dictionnaire c'est la littérature du sujet, à savoir les données bibliographiques, autant qu'elles ont été publiées jusqu'ici, concernant les explications possibles de chaque position du vocabulaire.

Quant à la disposition du lexique, il faut remarquer que toute position se compose de deux parties: l'une contient le matériel linguistique puisé aux monuments polabes, l'autre présente des explications d'étymologie et des comparaisons. Dans la première partie on voit d'abord le thème construit sur les données

des monuments ou d'après une forme primitive reconstruite. Pour les parties du discours variables, l'auteur a pris comme norme le nom. sg., pour les adjectifs, pronoms et noms de nombre — le nom. msc. sg.; pour les verbes — contrairement à l'usage — non pas l'infinitif mais, la forme de 3 sg. prés., comme intervenant le plus souvent dans les documents. Lorsque la forme fondamentale, primitive, ne s'est pas conservée dans les monuments, l'auteur, pour garder l'unité, la reconstruit conformément au reste des données écrites. La forme fondamentale est suivie d'une remarque sur son caractère grammatical (subst. msc., fém., ntr., adj., 3 sg., prés. etc.) et sur son sens en polonais. Au vers suivant on a les formes en orthographe originale, transcrites avec leur contexte, s'il y en a, pour indiquer la relation entre les termes, et accompagnées de leur traduction originale, telle qu'elle apparaît dans le document, en allemand ou en français. Plus bas, à la ligne, sont données, en transcription et en orthographe originale, les autres formes du même mot, conservées par les documents; on définit la forme du point de vue grammatical et l'on cite sa signification comme elle est notée dans les documents. Pour transcrire les mots polabes l'auteur s'est servi du même système qu'il a employé dans sa »Grammaire du polabe«, à cette différence près qu'il a distingué les deux voyelles réduites, plus large *a* et plus étroite *ä*, aussi dans les syllabes finales ouvertes (tandis que dans sa Grammaire il ne l'appliquait qu'aux finales fermées), en suivant ici la judicieuse remarque du prince N. Trubetzkoy (»Polabische Lautstudien«, Wien 1929, p. 23 ss.). Dans la partie étymologique comparative l'auteur met au premier plan les reconstructions des correspondances prépolabes, évent. celles de slave commun, des formes polabes; il les présente en transcription généralement adoptée, et dans la succession qui correspond à celle de la première partie. Lorsque la forme prépolabe ne se recouvre pas exactement avec la forme de slave commun, mais en diffère par sa structure phonétique ou morphologique, l'auteur souligne toujours cette différence (ex. **nose* pour *nositz*). Il cite, après, les mots identiques ou bien étymologiquement apparentés des autres langues slaves dans l'ordre de leur parenté avec le polabe (d'abord les formes polonaises et kach-slovin., ensuite les bas sorabes et haut sorabes, tchèques, slovaques, slovènes, serbo-croates, paléo-slaves, bulgares et enfin grand-petit- et blanc-russes. On marque la signification si elle diffère

de celle en polabe. Ce matériel a été recueilli d'après les principaux vocabulaires slaves, en tenant compte aussi des dictionnaires étymologiques de Miklosich et de Berneker.

A côté des mots d'origine étrangère, au lieu de la forme prépolabe ou celle de slave commun on a indiqué les formes allemandes (presque toujours du bas allemand), en séparant les suffixes ou les désinences slaves toutes les fois que c'était nécessaire. Il faut remarquer que le plus souvent la base bas allemande de ces emprunts avait été établie par l'éditeur des documents, P. Rost. Enfin chaque fois qu'un mot, ou bien polabe ou bien d'origine étrangère, avait déjà été l'objet d'une explication dans la littérature scientifique, on donne les références bibliographiques, sans résumer, pourtant, les opinions des auteurs, ce qui prendrait beaucoup trop de place.

-
11. MAŁECKI M.: *Cechy bałkańskie w językach Macedonji. (Les traits balkaniques dans les dialectes de Macédoine)*. Séance du 8 février 1935.

Contrairement aux travaux publiés jusqu'ici qui tiennent généralement compte, avant tout, des langues balkaniques littéraires, le mémoire de M. M. s'appuie en premier lieu sur le matériel dialectal puisé surtout aux dialectes macédoniens: albanais, aroumains, bulgares et néo-grecs. L'auteur, en caractérisant la »balkanité« des parlers macédoniens, ne touche qu'aux traits qui 1) restaient inconnus jusqu'aujourd'hui 2) n'avaient pas été notés avec assez d'exactitude au point de vue de leur extension dans les différentes langues balkaniques, ou bien enfin 3) ont été interprétés différemment.

Les traits en question, pris dans le sens jusqu'à présent généralement accepté, se laissent réunir en deux groupes: a) les traits de grammaire, b) la phraséologie et le vocabulaire. Afin de donner dans ce résumé une idée du caractère de son travail, l'auteur choisit un seul trait de chaque section de la grammaire et présente quelques emprunts de vocabulaire à l'intérieur des langues balkaniques, emprunts qui donnent l'origine aux homonymes. Il a donc exposé: I. de l'étude sur l'accent — l'accentuation appelée double, II. de la phonétique — les groupes de consonnes: la

nasale + quelconque autre consonne sourde, III. de la morphologie — le type du passé composé de l'auxiliaire »avoir« + le participe passé passif, IV. de la syntaxe — l'objet accompagné de préposition.

I. La place de l'accent, l'accent double. C'est une tendance commune à toutes les langues balkaniques qu'il faut voir dans la règle de trois syllabes (*νόμος τῆς τρισυλλαβίας*) d'après laquelle on évite de mettre l'accent au-delà de la troisième syllabe à partir de la fin du mot. Conformément à ce principe certains parlers bulgares et grecs de la Macédoine développent sur l'avant-dernière syllabe, plus rarement sur la 3-ème, un accent secondaire toutes les fois que l'accent normal doit affecter une syllabe plus éloignée de la fin du mot.

L'auteur a constaté l'existence de cet accent secondaire dans les documents bulgaro-macédoniens du XIX-e s., et a pu noter son apparition actuelle dans les différents parlers bulgares et grecs de Macédoine; ainsi au type bulg.-macédonien *čikan'ėtu*, *kóšuvėtu*, *ıbavótu* etc. correspond le type grec du nord: *ėkanėti*, *ėfagáman*, *kárganėnas* etc. On en peut juger combien identique est dans les dialectes de ces deux langues la relation entre l'accent double et la réduction vocalique.

II. Le groupe *m, n* + une sourde. Sur tout le territoire de la langue néo-grecque et albanaise la consonne sourde (surtout l'occlusive) qui suit *m, n* se sonorise (le type alb. *kendój* 'cantare', gr. *lámba* 'la lampe'). On observe également ce phénomène dans quelques parlers aroumains; il n'est pas étranger — selon l'auteur — aux parlers bulgares des environs de Kostur (gr. *Καστορία*) où s'est développé le principe de ne maintenir la nasalité que devant une consonne sonore, ce qui est frappant dans les alternances telles que *zóp* mais *zómbut*, *dóp* mais *dómbut* etc. On peut l'expliquer comme il suit: dès que, conformément au phénomène général en bulgare, les muettes finales se furent sonorisées, la succession de *m, n* + une sourde devint impossible et la consonne nasale en a souffert. L'amuissement néo-grec devant *ϑ, χ, φ* (le type *πεϑερός, συχωρῶ, νύφη*) et devant *ξ, ψ* dans l'aoriste (le type *εσφιξα, επεψα*), où la sonorisation était impossible pour des raisons de morphologie, et même, dialectalement, devant d'autres consonnes (le type *abél', kabána, déδru*), permet de comprendre la perte de

la nasalité, dans certains dialectes bulgares, devant les muettes sourdes.

III. Le type *habeo factum*. On voyait jusqu'ici dans le type bulgare *imam zagubéno* le calque du grec *ἔχω χαιένο*. L'auteur démontre que l'identité de ces deux types n'est qu'apparente. Dans le bulgare le participe est invariable et se forme également de verbes transitifs et intransitifs; en grec il est variable et ne vient que de verbes transitifs. D'autre part le grec parlé et les dialectes grecs du nord se servent très rarement de formes composées du verbe avec le participe en question. Tout cela témoigne contre l'influence du grec. En revanche rien ne s'oppose ici à admettre l'action de l'albanais (le type *kam l'idure*, *kam kéne*).

IV. Le type *amo ad hominem*. Dans les dialectes bulgares des environs de Kostur les noms animés, surtout de personnes, en fonction d'objet sont précédés de préposition *na*, ainsi *imam vidéno na déteto*, mais *imam vidéno kámčeto*. La comparaison avec le type roumain *am văzut pe Petru* mais *am văzut cartea*, s'impose ici. Il n'est pas toutefois impossible d'admettre un développement autonome dans chacune des deux langues, d'autant plus que l'objet avec préposition n'est pas commun à tous les parlars aroumains sans exception.

V. Parmi les homonymes l'auteur cite l'exemple du bulg. *i »et«* et *i »ou bien«* ← gr. *ἦ*; le bulg. *mi »à moi«* et *mí »pour ne pas«* ← gr. *μή*; le bulg. *da*, la particule »que«, »pour que« etc., et *da »et«* ← turc *da* etc.

VI. Conclusions générales du travail entier. L'action très forte et incontestable de la langue néo-grecque exercée sur toutes les langues balkaniques et en particulier sur les langues balkaniques littéraires, se retire un peu au second plan quand on examine le matériel dialectal; c'est l'albanais qui prend alors de la prépondérance. Le néo-grec a généralisé certaines innovations linguistiques sur la péninsule, mais tous ces traits-là se sont développés sous l'action d'un vieux substrat étranger dont le seul représentant est aujourd'hui la langue albanaise.

12. MANTEUFFEL J.: *Papirusy i ostraka warszawskie. (Les Papyrus et les Ostraka de Varsovie)*. Séance du 11 février 1935.

Ayant obtenu en 1931, grâce aux efforts de MM. Przychocki et Handelsman, une petite subvention du Ministère de l'Instruction Publique et des Cultes, nous sommes entrés en rapports avec M. C. Schmidt, par l'intermédiaire de M. W. Schubart: M. Schmidt, au cours d'un de ses voyages en Égypte pour réunir et acheter de précieux manuscrits manichéens, a acquis d'un marchand du Fayoum une petite collection de papyrus pour l'Université de Varsovie. Au printemps de 1932, le paquet fut expédié à Varsovie par notre représentation diplomatique au Caire.

Après avoir exécuté le travail de conservation nécessaire et mis en ordre les fragments, nous avons constaté que la collection de Varsovie se compose de 49 textes d'étendue variable, certains écrits des deux côtés: à cela il faut ajouter 4 ostraka, donnés par le professeur Schmidt. Les papyrus se trouvant actuellement à Varsovie ont été vraisemblablement trouvés au Fayoum, ce que semblent indiquer certaines analogies avec les textes publiés dans *The Tebtunis Papyri*, Tome II, Londres 1906, surtout dans les numéros 9, 10, 12, 20 et 31.

Les papyrus de Varsovie se répartissent du II-ème au VII-ème siècle, les ostraka proviennent des II-e et I-er siècles avant l'ère chrétienne et de l'époque romaine. A l'exception du n° 33, qui contient au recto une liste de noms gréco-copte et au verso un texte arabe, et du n° 34 contenant une lettre copte, les papyrus sont écrits en grec.

Notre publication a été ordonnée de la manière suivante: 1) petits fragments littéraires (nos 1—5), 2) fragments d'exercices scolaires du II-e ou III-e siècle de notre ère (nos 6—8), 3) actes de l'époque impériale romaine (nos 9—21), 4) fragments de correspondances privées (nos 22—25), 5) actes byzantins (nos 26—34), 6) courte description de fragments minuscules (nos 35—49), 7) ostraka (nos 50—53), 8) des index minutieux.

La publication comprend les textes littéraires suivants: n° I fragments d'un manuscrit du III-e siècle de notre ère, de la *Cyropédie* de Xénophon (a^r I. 6. 6—8; a^v I. 6. 9—10; b^r IV. 5. 41—42; b^v IV. 5. 47—48; c^r V. 2. 35; c^v V. 3. 2—3). La reconstruc-

tion du texte permet d'établir une rédaction apparentée au groupe y, établi par Gemoll et Marchant. Ce fragment constitue un nouvel élément de l'histoire du texte de Xénophon.

Le n° 2 contient un fragment de mime (du II-e siècle). Il appartient à l'espèce dite *μίμος πολυπρόσωπος* et 5 personnes au moins y figuraient. L'édition contient une reconstruction des vers 198—199 du XXI-e chant de l'Iliade. Le fragment provient d'une scène représentant une vive dispute.

Le n° 3, du III-e siècle, semble provenir d'un traité de métrique, le n° 4 est un fragment d'un livre très soigné du IV-e siècle, contenant des recettes de magie.

L'un des plus précieux est le n° 5, du III-e siècle, contenant l'inventaire d'une bibliothèque publique du Fayoum, composée d'oeuvres de philosophes, surtout de l'école stoïque et de médecins de l'école anatomique et méthodique. Il indique en outre le nombre des rouleaux en spécifiant ceux qui sont opisthographes. C'est seulement le sixième fragment de ce genre dans toute la documentation papyrologique, fragment contenant des renseignements précieux pour l'histoire de la culture hellénistique en Égypte et pour la connaissance des livres et de la bibliothéologie dans l'antiquité.

II. Les textes scolaires ne contiennent rien d'intéressant.

III. Parmi les actes de l'époque romaine se détachent les nos 9, 10 et 12. Le n° 9 contient une quittance établie par les fonctionnaires appelés *πράκτορες* à Kerkesephis en 160 ap. J. C., du paiement par les *Katoikoi* des taxes dites *ναύβιον, προσδιαγραφόμενον* et *κόλλυβος*. Ce texte constitue un pendant à P. Tebt. II 352 et apporte la confirmation de l'hypothèse de Grenfell et Hunt en ce qui concerne la taxe appelée *μερισμὸς Κριοῦ*.

Le n° 10, le plus étendu de la collection, date de l'an 156 et contient 3 actes, dont 2 doubles et 1 simple. Ces actes concernent un emprunt avec hypothèque foncière. L'acte double de la colonne III est particulièrement curieux. En plus de quelques détails encore inconnus, il représente une variante encore inconnue également de l'acte appelé *προσαγγελία*, unissant en soi les caractères de la *παράδεισις* et de l'*ἀπογραφή*.

Enfin le n° 12, également de l'année 160, contient un rare exemple de l'espèce appelée *ἀναγραφή συμβολαίων* donnant des résumés de trois actes: location (ou achat) d'une maison, prêt

d'argent, at aussi, semble-t-il, affranchissement d'une esclave, Malheureusement tous les détails ne sont pas complètement compréhensibles.

Les autres fragments de cette période contiennent de plus ou moins petits fragments d'actes, concernant des baux à ferme, des listes nominatives avec des comptes, des quittances des sitologues, un fragment de *συνοικισίας διαγραφή*, un fragment de serment à l'empereur, et le n° 15, malheureusement très mal conservé, concerne l'autonomie de la métropole au III-e siècle de notre ère.

IV. Les lettres privées contiennent surtout de petits fragments des II et III-e siècles; le n° 26, plus grand, mais dans un état désespéré, contient une lettre chrétienne du IV-e ou V-e siècle.

V. Parmi les actes byzantins, mieux conservés, mais présentant des difficultés de lecture et de langue, les nos 30 et 32 méritent une mention particulière.

Le premier des deux, de l'année 571, contient le début d'une curieuse garantie établie par un entraîneur de chevaux d'Oxyrhynchos du nom de Petronisios, *Ἐγγύη Πετρωνισίου ἱπποχειριστοῦ* et s'est laissé reconstruire à l'aide des documents d'Apion; le deuxième, de l'an 590, donne divers comptes répartis sous plusieurs rubriques, et en particulier on y voit figurer l'impôt sur l'air, appelé *ἀερικά*, établi par Justinien, et qui n'était encore attesté qu'une fois dans les papyrus, et cela pour l'année 710.

Les autres actes byzantins contiennent: une demande de prolongation de dette, une quittance de paiement par échéances mensuelles ou annuelles, une liste de fourniture de fourrage, des listes de noms, etc.

En 1934 la collection de Varsovie s'est sérieusement accrue par l'achat de la collection d'ostraka de Deissmann.

Cette collection se compose de 121 ostraka et de 5 étiquettes de momies, achetés grâce à une subvention du Fonds de la Culture Nationale. Le travail de déchiffrement et de reconstruction de ces matériaux est déjà entrepris, mais il est encore loin de son complet achèvement. En se fondant sur les résultats déjà acquis de cette étude, la collection se présente ainsi: les ostraka ont été trouvés surtout à Louxor, et en partie à Edfou, au Fayoum, à Achmim. La collection comprend 109 ostraka grecs (dont 20 presque complètement détruits ou effacés): certains (nos 1—18)

datent de l'époque des Ptolémées et d'Auguste, la majeure partie provient des I-er et II-e siècles de notre ère, et en particulier des règnes de Vespasien, Domitien, Trajan, Hadrien, Antonin, certains descendent jusqu'au III-e siècle et deux (nos 87—88) sont du VII-e siècle. Nous possédons en outre 12 ostraka coptes, et 5 étiquettes de momies (une grecque, et les autres démotiques).

Le contenu des ostraka est aussi varié qu'est grande la durée sur laquelle ils se répartissent: un premier groupe est constitué par les quittances, d'impôts et autres, celles de banques étant les plus nombreuses; un deuxième groupe par de courtes lettres et des notes de caractère économique; le troisième groupe contient des comptes et des listes de noms, le quatrième enfin des faire-parts de décès. Méritent dès maintenant une mention particulière: l'ostrakon 6 (du temps d'Auguste) contenant une quittance d'un acteur de mime *μείμος ὁ κυμβαλιστής*, le n° 37 (du temps d'Hadrien), une quittance établie par les cosmètes (*κοσμηταῖς γυμνασίου*). Pour autant que les résultats actuels des recherches permettent d'en juger, ces ostraka apporteront des éléments d'information sur les problèmes d'impositions et la question de la population de l'Égypte ptolémaïque et gréco-romaine.

13. SINKO T.: *De Horatii monstro ridiculo*. Séance du 25 mars 1935.

Jensens Entdeckung einiger Fragmente von Neoptolemos von Parion bei Philodem (über die Gedichte) hat erst Immisch (Horazens Epistel über die Dichtkunst, 1932) ausgiebiger ausgenützt. In Ausführung seiner gelegentlicher Bemerkung über das Eingangsthema (*περὶ ποιήσεως* = über die Schaffenskraft) verfolgt der Verfasser die Bemerkungen Lukians (pro imagg., de hist. conscrib.) über *licentia poetica et historica* und ihre Grenzen, deren Übereinstimmung mit Horaz auf gemeinsame Quelle, nämlich auf jenen Neoptolemos hindeutet. Sein Einfluss beschränkt sich aber keineswegs auf den Eingang der *ars poetica*, sondern reicht weiter. Horaz behandelt erst v. 139 ff die hohlen Prooemien der *Kykliker* und vergleicht sie (mit Lukian) mit dem Berge, der eine Maus gebiert. Darauf beziehen sich aber schon v. 14 *incepta magna*, mit denen die Lukianischen Ekphrasen der Geschichtsschreiber

verbunden werden. Sie stören die Einheitlichkeit der Erzählung durch ihre Inkonvenienz, ebenso wie in der Malerei die Verbindung von disparaten Tieren. Diese Verbingung erscheint wieder in der Lehre von Erdichtung »sibi convenientium« (119). Die Fiktion wird zwar durch das Muster des Lebens (*exemplar vitae* 316) beschränkt, aber nichtdestoweniger ist sie berechtigt. Unter den »speciosa miracula« werden von Horaz u. a. Skylla, Kyklops und Charybdis erwähnt (145). Ihr Schöpfer muss nur dies beobachten »primo ne medium, medio ne discrepet imum« 8~152. Diese *figmenta* werden in der Einleitung zu *ars vanae species* genannt, da ihnen nichts in der Natur entspricht, was besonders von Lukrez (II 700; V 190) und Vitruv (VII 5, 3) hervorgehoben wird. Nichtdestoweniger existieren sie in der Volksphantasie und in der Kunst. Wenn Vergil (Aen. VI 285) seine Kentauren, Skyllen und Chimären am Orkusthor in der Nähe von dem Lager der Träume setzt, so verbindet er sie mit Träumen, wie Lukrez (IV 724). Ähnlich spricht Horaz von den Träumen der Kranken (7), mit denen er aber nicht solche Schöpfungen der Phantasie, wie Skyllen u. s. w. vergleicht, sondern neue, unorganische monstra. In der Beschreibung seines monstrum ridiculum hält er sich hauptsächlich an die Vergilianische Skylla (Aen. III 426), deren Schwanz er statt in pistrin — in piscem auslaufen lässt, weil pistrinx, wie Waalfisch und Meerhund, für Säugetier schon im Altertum gehalten wurde und Wassertiere repräsentieren nicht konnte, Horaz dagegen die Bestandteile seines Ungeheuers aus drei Elementen zusammenbrachte, nämlich das Pferd als Erdtier, die Vogel-Sirene als Lufttier und den Fisch als Wassertier nannte. Als der Maler mit dem Menschenkopfte den Pferdehals verband, erwartete man das Bild einer Kentaurin; als er weiter den Leib mit Federn bedeckte, hoffte man bald eine Sirene zu sehen, aber auch diese Erwartung wurde nichtig, als er seiner Sirene einen Fischschwanz gab. Solche Phantasiegeschöpfe, wie Kentauren, Sirenen, sogar Skyllen waren trotz ihrer Zusammenfügung aus verschiedenen Wesen Individuen, während ein Geschöpf aus Pferd, Vogel, Fisch bestehend nach Vitruv (I 4, 7) in keinem der drei Elemente leben konnte und daher »undenkbar« war.

Indem Horaz dieses neue Monstrum den Betrachtungen über *licentia poetica* und ihre Grenzen voranstellte, folgte er der Tra-

dition der rhetorischen Prolalia, mit der man nicht nur die Aufmerksamkeit der Zuhörer, sondern auch ihr Gelächter erwecken wollte. Sein monstrum ridiculum schien aber nur in Worte fassbar zu sein, bis ihm Raffael in den Scherzi der Vatikanischen Loggien eine plastische, ästhetische Form gab.

14. SZABŁOWSKI J.: *Stary zamek w Żywcu. (Das alte Schloss in Żywiec)*. Séanse du 14 février 1935.

Zur Entstehung des alten Schloßes in Żywiec hatten mehrere Bauperioden vom Ende des XIV Jahrhunderts an bis zum XIX Jahrhundert beigetragen. Den ältesten vom Ende des XIV Jahrhunderts stammenden Teil bildet die nord-östliche Partie des Schloßes und der ihr anliegende viereckige Turm. Zu diesem ältesten Schloß gehörte noch der runde, heute abgetragene Turm, der nach Westen vorgeschoben war. Im Jahre 1569 hatte Johann Spytek Komorowski das Schloß bedeutend umgebaut. Er hatte den nördlichen und westlichen Flügel errichtet und das Ganze mit Arkadengängen, Attiken und Dekorationen in Sgraffitotechnik geschmückt. In diesem neuen Renaissancebau hatte sich deutlich der Einfluß des königlichen Schloßes in Krakau sowohl in der Architektur des Hofes wie auch in der Umrahmung einiger Fenster abgespiegelt. Was die Anlage des Ganzen anbelangt, muß man feststellen, daß das Schloß in Żywiec mit einer ganzen Reihe kleiner SchlöÙe im Gebiet der heutigen Wojewodschaften Krakau und Kielce verwandt war (Szydłowiec, Bodzentyn, Spytkowice bei Zator, Sucha bei Żywiec). Größere Änderungen in der bisherigen Architektur des Schloßes hatte erst das XVIII Jahrhundert mitgebracht. Die Familie Wielopolski, in deren Besitz sich damals das Schloß befand, hatte es in dem Jahren 1721—23 bedeutend umgestaltet, indem die bis jetzt existierenden drei Flügel mit einem vierten, südlichen, geschlossen wurden. Zugleich ist in dieser Zeit ein italienischer Garten beim Schloß angelegt worden. Endlich in der zweiten Hälfte des XIX Jahrhunderts wurde das Schloß in Żywiec völlig modernisiert, so daß heute nur der Hof mit den schönen Arkadengängen seine alte prächtige Architektur erkennen läßt.

15. SZYDŁOWSKI T.: **Jorg Huber**. Séance du 14 février 1935.

Diesem Bildhauer, dessen Namen wir auf einem der Kapitäle am Grabmal des Königs Kasimir des Jagellonen in der Krakauer Kathedralkirche eingemeißelt finden, wurde bis jetzt nur das kleine Figüralschnitzwerk dieser Kapitäle zugeschrieben. Der Verfasser, welcher schon früher nachzuweisen suchte, daß als Hubers Werk auch die Bildhauerarbeit an den Seitenwänden des königlichen Sarkophages anzusehen ist, befaßt sich jetzt eingehend mit der Tätigkeit dieses Künstlers, welcher von Veit Stoß aus Paßau nach Krakau berufen wurde. Archivalische Materialien belehren uns, daß Huber eine eigene Bildhauerwerkstatt in Krakau im J. 1496. eröffnet hat, nachdem Veit Stoß' nach Nürnberg übersiedelt war. Man darf auch vermuten, daß er bald zu großem Ansehen in den Krakauer Künstlerkreisen gelangt ist, da er im J. 1503 zum Älteren der Zunft gewählt wurde. Die Kunstfertigkeit, welche er als Mitarbeiter von Veit Stoß am Grabmal Kasimir des Jagellen bewiesen hatte, brachte mit sich, daß bei ihm auch die Grabplatte für König Johann Albert bestellt wurde. Zu dieser Vermutung führt den Verfaßer eine genaue Untersuchung aller Einzelheiten an beiden Grabmälern. Zugleich aber der Unterschied in der Fassung der Gestalt des Königs wie auch die andersartige Technik laßen die Selbständigkeit Hubers und sein Streben nach Unabhängigkeit von seinem Meister deutlich erkennen. Der Verfaßer, welcher auf diesem Wege eine ausgedehnte Grundlage für die Charakterisierung von Hubers Stil gewonnen hat, ist geneigt anzunehmen, daß als Hubers Werk das hlg. Stanislaus-Triptychon betrachtet werden muß, welches bis jetzt dem Stanislaus Stoß zugeschrieben wurde. Aus diesen Gründen dürfen auch andere Werke, welche wegen ihrer Verwandtschaft mit dem erwähnten Stanislaus-Triptychon dem Stanislaus Stoß zugeschrieben worden sind, eher mit Hubers Tätigkeit verbunden werden. Man muß jedoch aus ihnen sowohl das sogenannte Alberts-Triptychon, ehemals in der Kathedralkirche jetzt in Diözesanmuseum in Krakau, wie auch das Triptychon in Wieniawa ausscheiden, da beide Werke weit niedrigeres artistisches Niveau zeigen. Dagegen die Ambrosius-Statue in der Kathedrale in Krakau sowie auch die Madonna

von Grybów, heute im Nazionalmuseum in Krakau, könnte man als Hubers Werke ansehen. Die ziemlich ansehnliche Zahl der Werke und ihr nicht geringer artistischer Wert sichern diesem Meister eine wichtige Stelle in der Geschichte der Krakauer Bildhauerkunst um die Wende des XV und XVI Jahrhunderts.

16. URBAŃCZYK ST.: **Wyparcie pierwotnego względnego: »jen, jenże, jż« przez pierwotne pytajne: »który, kto, co« w staropolszczyźnie.** (*Le refoulement en vieux polonais de l'ancien relatif »jen, jenże, jż« par l'interrogatif »który, kto, co«*). Séance du 1 mars 1935.

I. C'est un phénomène commun à toutes les langues slaves (et non seulement slaves) que le passage de la fonction relative aux pronoms qui n'ont été qu'interrogatifs. La voie de ce glissement sémantique en slave est exposée par W. Vondrák dans sa *Vergleich. Slav. Grammatik II* 480 ss.; 2-e éd. 1928. W. Vondrák admet le passage par les interrogations indépendantes comme possible, mais comme point de départ plus probable encore de l'évolution sémantique des pronoms interrogatifs il considère les phrases hypothétiques avec des interrogatifs en fonction des pronoms indéfinis. C'est là que serait l'origine des phrases relatives avec de nouveaux pronoms relatifs au début de la période; cet ordre des phrases et des mots a selon V. une importance toute particulière (pour les détails et exemples v. loc. cit.).

L'auteur est d'accord avec le principe de l'hypothèse de V. et cherche à établir la relation entre les pronoms relatifs anciens et nouveaux en polonais en complétant le peu de renseignements — très exacts, il est vrai — qu'on a à ce sujet (cf. Łoś, *Krótką gramatyka* 346). Il s'attache tout particulièrement à caractériser les principaux monuments du polonais et examine à leur lumière les raisons de l'amuissement du relatif primitif, le rôle des particules *-ze* et *-to*, et la division dialectale de la Pologne dans les temps passés.

II. Des monuments polonais les Sermons de Sainte Croix (Kazania Świątokrzyskie) ont le caractère le plus archaïque; là, parmi les pronoms interrogatifs seul *co*, et encore exceptionnellement, fonctionne comme relatif. De même dans les deux Psautiers, les nouveaux relatifs sont un pourcentage infime de

la totalité des jonctions relatives; tout à fait exceptionnel est *który* et particulièrement dans le Psautier de St. Florian; un peu plus fréquent est *kto*, surtout dans les prologues de P. F., ce qui pourrait indiquer leur origine plus récente (pour d'autres preuves cf. Brückner, *Literatura religijna* II 12). Parmi les nouveaux relatifs *co* apparaît le plus fréquemment, même dans le Psautier de St. Florian qui est, au point de vue de nouveaux relatifs, un peu plus âgé que le Psautier de Puławy. Il est intéressant de constater que le pronom *co* remplace particulièrement souvent le nom. pl. msc. *(j)iż* qui se distingue encore par ce qu'il prend souvent la particule *-to*. Ces deux faits semblent indiquer que la forme *(j)iż* n'était pas commode comme trop brève et trop semblable à la conjonction *iż*. La particule *-że* est exceptionnelle auprès de nouveaux relatifs, elle manque quelquefois même auprès des pronoms primitifs, surtout près de la forme *jen*.

Une réserve s'impose quant aux psautiers. Relativement aux autres monuments, ses contemporains, le Psautier de Puławy se sert de nouveaux pronoms excessivement peu, ce qui prouve combien hostile était l'attitude des copistes à l'égard des innovations. On peut supposer par analogie que le P. F. non plus ne présente pas le vrai état de la langue aux environs de 1400. Il en est de même pour le plus récent de nos monuments archaïques, les Sermons de Gniezno (*Kazania Gnieźnieńskie*), à cause de leur caractère dialectal. En revanche ils éclairent la façon dont la fonction relative a passé aux interrogatifs. A savoir, les exemples avec le pronom *który* »qui, lequel« ont une apparence particulière: tous, plus d'une dizaine, sont construits d'après le même modèle; *który człowiek chce... ten...*; *który* est toujours placé au début de la phrase et toujours en fonction d'attribut, quant à la particule *-że*, il n'en prend jamais. Dans toutes les autres positions on emploie *jiż* ou bien, aussi souvent, *coż*, toujours suivi de particule. Tout cela confirme l'opinion de Vondrák que les nouveaux relatifs avaient d'abord apparu au début de la phrase composée et prenaient rarement la particule *-że*, car cette position initiale permettait de sentir le plus vivement la relation, qui subsistait toujours, avec l'ancienne fonction d'indéfini dans les propositions hypothétiques. Quant au pronom *co*, il a dû depuis longtemps déjà avoir assumé la fonction de relatif, puisqu'il peut déjà être placé à l'intérieur de la phrase et être accompagné de la parti-

cule *-ze*, ce dernier fait étant le résultat d'une influence prolongée de l'ancien *jiż* relatif.

Beaucoup plus avancée est l'évolution dans la Bible de Sárospatak et dans le Codex de Suled. Parmi les scribes de la B. S. le deuxième est le plus grand novateur. D'abord, il est vrai, il accorde la priorité au pronom *jenże*, mais plus loin il introduit toujours plus souvent *który*, en le renforçant, comme *jenże*, par les particules *-ze* et *-to*; à un moment donné il abandonne complètement l'emploi du relatif ancien en abandonnant aussi les deux particules auprès de *który*. Ce parallélisme est digne d'attention. La langue du premier et du quatrième scribe est au fond la même: certaines formes du pronom relatif, surtout *jiż* et *jeż*, ont déjà perdu leur expressivité sémantique et s'emploient sans distinction de genre et de cas; les scribes les renforcent par la particule *-to* ou bien les remplacent par des relatifs nouveaux. Au contraire, les formations comme *jenże*, *jegoż*, claires au point de vue de valeur et de forme, ne prennent par la particule *-to* et cèdent le plus rarement devant *który*. Le cinquième scribe représente un type à part: l'ancien relatif est chez lui très vivant, les déviations sémantiques, même dans les formes *jiż*, *jeż*, manquent, manque aussi la particule *-to* et le pronom *który* est rare; plus encore: l'ancien relatif peut se passer même de la particule *-ze*, surtout au nom. sg. msc., d'où l'abondance de la forme *jen*. Les traducteurs du Codex de Suled diffèrent aussi entre eux. Świętosław rappelle beaucoup le cinquième scribe de la Bible de Sárospatak, en revanche Mathieu de Rożan atteste une langue plus récente avec la prédominance de nouveaux relatifs. Chez tous les deux la particule *-to* manque.

Rien chez ces traducteurs, Mazurs (= Mazoviens), n'accuse, comme on le voit, aucun indice particulier du dialecte mazovien. Et pourtant la Mazovie se distinguait nettement du reste de la Pologne, témoins en sont les *roty* (formules de serments judiciaires; l'auteur tient compte des *roty* des environs de l'an 1400). Toute la Pologne se sert encore alors de temps en temps du relatif (primitif) ancien, beaucoup plus souvent du pronom *co*, mais ce n'est que dans les documents mazoviens qu'apparaît le pronom *który* et cela encore plus fréquemment que les deux autres. Un seul type est obligatoire: *o chtařą rolę żałowała... tej...* En dehors de la Mazovie on n'en trouve que trois exemples dans le livre de Sando-

mierz, mais ils sont plus récents (d'environ 1420) et attestent le degré plus avancé de l'évolution.

On ne peut pas cependant affirmer avec toute la certitude que le pronom *który* fût entré dans la langue littéraire grâce à l'influence de la Mazovie. Quoiqu'il en soit le pronom *który* s'est déjà trouvé dans le P. F. de l'exemplaire de Sandomierz; sa position même prouvait une évolution plus avancée: *w to jimienie, ktore...* On peut par conséquent supposer que *który* était connu et dans le sud de la Pologne; on se demanderait seulement pourquoi il n'était pas employé dans la langue écrite. La réponse se trouve dans une note très significative, de la première moitié du XV^e s., sur un manuscrit de la Bibliothèque Jagellonienne: »qui, quando tenetur relative, tunc tantum significat *jenže* et non *ktory*« (Brückner, v. loc. cit. II 79—80; Łoś, v. loc. cit. 347). Cette condamnation du pronom *który* en fonction du relatif est probablement le plus ancien en Pologne exemple de purisme.

La dernière étape de l'évolution est attestée par les documents où, comme reste de l'ancien relatif, ont survécu les formes *jen* et *jenže* employées quelquefois (comme en tchèque) non seulement au nom. sg. msc. Ici appartiennent *Żywot św. Aleksego wyznawcy* (La vie de S-t Alexis confesseur) et *Żywot Eustachjusza męczennika* (La vie d'Eustache martyr), imprimés de Cracovie de l'an 1529, *Żywot Pana Jezu Krysta* (La vie de Notre Seigneur Jésus Christ), mais les éditions postérieures éliminent même ces traces-là. Les derniers exemples de l'ancien relatif (seulement *jen*) se trouvent dans *Esopo de Biernat de Lublin*, édition de 1578, et uniquement grâce au fait que c'était une réimpression. Car déjà aux environs de 1500 on voit des écrits sans *jenže*, ainsi le *Codex de Stradomski*, traduit en 1503 et conservé en copie écrite de 1518. Il en est de même pour *Marchołt*.

III. Résumons, en rappelant que le relatif ancien a disparu parce que certaines de ses formes, dans leur développement phonétique et dans la normalisation casuelle, ont assumé différentes fonctions au dépens de la clarté. Outre cela, les formes les plus déviées *jiż* et *jeż* risquaient de se confondre avec les conjonctions *iż*, *eż*. La langue cherchait à fuir l'obscurité de différentes manières, ou bien en soulignant le sens au moyen de la particule *-to* ou bien en remplaçant la forme équivoque par le pronom

który. Très caractéristique est l'hostilité de la langue littéraire à l'égard des pronoms relatifs, bien qu'on eût pu les employer sans distinction de genre, nombre et cas; aussi le pronom *co*, tellement répandu dans les dialectes (cf. Kaz. Gn. et Roty), n'a pas acquis pareille importance dans le parler littéraire.

Par analogie on ajoutait les particules *-ze* et *-to* aux nouveaux pronoms, comme on le faisait pour les pronoms anciens, et quand ces derniers étaient sortis de l'usage on a abandonné aussi les deux particules.

Le relatif ancien, devenant toujours plus rare, s'est le plus longtemps maintenu dans deux formes: *jen* et *jenze*; leur usage cependant se perd aussi au début du XVI-e s. en persistant toutefois dans les transformations de vieux manuscrits et dans les réimpressions.

BIBLIOGRAPHIE POUR JANVIER—MARS 1935.

Biblioteka Pisarzy Polskich. N° 85. Kraków 1935. 16°, str. 226 + 10. (*Bibliothèque des Ecrivains Polonais. N° 85. Cracovie 1935, 16°, 226 + 10 p.*).

Treść: Anna Stanisławska: Transakcja albo opisanie całego życia jednej sieroty przez żalodne treny od tejże samej pisane roku 1685. Wydała Ida Kotowa. (*Contenu: Anne Stanisławska: »Une transaction» où la description de la vie d'une orpheline dans des élégies composées par elle-même. l'année 1685. Édition préparée par Mme Ida Kot*).

Biblioteka przekładów z literatury starożytnej. N° 8. Kraków 1935, 16°, str. 474. (*Bibliothèque de traductions tirées de la littérature antique. N° 8. Cracovie 1935, 16°, 474 p.*).

Treść: T. Maccius Plautus: Komedje. Przełożył, wstępem, streszczeniami opatrzył Gustaw Przychocki. Tom III. (*Contenu: T. Maccius Plautus: Comédies. Traduction de Gustave Przychocki, précédée d'une introduction du traducteur et de résumés des pièces. Tome III*).

Bulletin International de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Classe de Philologie, Classe d'Histoire et de Philosophie. N° 4—6 I—II, 1934, Avril—Juin 1934. Cracovie 8°, 1935, p. 89—148.

Contenu: Comptes rendus de l'Académie pour avril—juin 1934, p. 89. Séance publique solennelle de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, p. 91. — Bibliographie pour avril—juin 1934, p. 145. — Résumés. — Z. Batowski: Les voyages de J. Chr. Kamsetzer, entrepris de 1776 à 1777 et de 1780 à 1782 en vue d'études artistiques, p. 95. — B. Dembiński: Les projets de constitution de la Grande-Diète, p. 100. — W. Klinger: Wernyhora et ses prophéties à la lumière de la critique historique, p. 104. — K. Kumaniecki: De elocutionis Aeschyleae natura, p. 109. — W. Molè: Das Problem der Renaissance in der Kunstgeschichte Dalmatiens, p. 111. — Z. Siemiński: Les valeurs à intérêt fixe, p. 117. — L. Sternbach: Etudes sémasiologiques, p. 119. — K. Tymieniecki: Les règlements con-

cernant la situation des paysans dans les statuts de Casimir le Grand, p. 120. — Z. Zawirski: L'évolution de l'idée du temps, p. 125. — F. Zweig: La technique et l'économique, p. 128. — J. Żurowski: Allgemeine Ergebnisse archäologischer Forschungen in Złota, Kreis Sandomierz, in den Jahren 1926—1930, p. 132.

Bulletin International de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Classe de Philologie, Classe d'Histoire et de Philosophie. N° 7—10, I—II 1934, Juillet—Décembre 1934. Cracovie 1935, 8°, 149—231 p. + 2 p. surnum.

Contenu: Comptes rendus de l'Académie pour juillet—décembre 1934, p. 149. — Bibliographie pour juillet—décembre 1934, p. 230. — Résumés. — St. Bednarski (Abbé): Les propositions des jésuites polonais du XVI-e siècle, concernant la »Ratio Studiorum«, à la lumière de documents tirés des archives, p. 152. — W. Bobkowska: Metternichs Korrespondenz die Krakauer Universität betreffend, 1820—1830, p. 155. — R. Dyboski: On a Middle English Verse Paraphrase of Flavius Vegetius Renatus' »De re militari«, p. 160. — W. Gizbert-Studnicki: L'enseignement secret en Lithuanie après l'année 1863, p. 163. — Wł. Gołembski: Die deutsche Aufklärungsphilosophie als Quelle des Transzendentalismus. I. Die Ontologie J. M. Tetens'. Ein historisch-kritisches Studium, p. 167. — W. Klinger: Une source inexploitée pour servir à l'histoire des éphores à Sparte, p. 173. — T. Mańkowski: Le style baroque, l'orientalisme et le sarmatisme, p. 176. — J. Reiss: Sextus Empiricus contre les musiciens, p. 181. — T. Reymann: Les fouilles dans le tumulus est, situé dans la commune de Rosiejów, district de Pińczów, p. 183. — E. Stamm: Alte Flächenmasse in Polen, p. 189. — Wł. Strzelecki: De Naeviano Belli Punici carmine quaestiones selectae, p. 195. — T. Szydłowski: Die Mitarbeiter des Veit Stoß am Hochaltar in der Marienkirche zu Krakau, p. 198. — S. Śledziński: Geschichte der Warschauer Symphonie in der ersten Hälfte des neunzehnten Jahrhunderts, p. 199. — St. Urbańczyk: L'absence d'unité dans la langue de la Bible de Sáros-Patak, p. 201. — H. Willman-Grabowska: Un thème de l'Odyssée dans un Jātaka indien, p. 205. — H. Willman-Grabowska: Un vieux thème de fiançailles dans la littérature indienne et grecque, p. 216.

Polski słownik biograficzny. Tom I, zeszyt 1 (A—Andronicus Traquillus). Kraków 1935, 4°, str. 1—96. [*Dictionnaire biographique polonais. Tome I, fascicule 1 (A—Andronicus Tranquillus). Cracovie 1935, 4°, p. 1—96*].

Tom I, zeszyt 2 (Andronicus Tranquillus—Babiaczyk Adam). Kraków 1935, 4°, str. 97—192. [*Tome I, fascicule 2 (Andronicus Tranquillus—Babiaczyk Adam). Cracovie 1935, 4°, p. 97—192*].

Prace Komisji Atlasu Historycznego Polski. Zeszyt 3. Kraków 1935, 8^o, str. 343 + 13 map. (*Travaux de la Commission chargée de dresser un atlas historique de la Pologne. Fascicule 3. Cracovie 1935, 8^o, 343 p. et 13 cartes.*)

Treść: Wł. Godziszewski: Granica polsko-moskiewska wedle pokoju polanowskiego 1634 (z dwiema mapami). J. Jakubowski: Powiat grodzieński w w. XVI (mapa z tekstem). K. Buczek: Prace kartografów pruskich w Polsce za czasów króla Stanisława-Augusta na tle współczesnej kartografii polskiej (z dodatkami i 9 tablicami). J. Szaflarski: Kilka uwag w sprawie źródeł kartograficznych do mapy historycznej Spisza. Sprawozdanie z posiedzeń i sprawozdanie z działalności Komisji Atlasu historycznego od r. 1927 do 1934 (z mapą). [*Contenu: Wł. Godziszewski: La frontière entre la Pologne et la Moscovie d'après le traité de Polanów, conclu en 1634 (avec deux cartes). J. Jakubowski: Le district de Grodno au XVI-e siècle (avec carte et texte). K. Buczek: Les travaux des cartographes prussiens en Pologne sous le règne du roi Stanislas-Auguste et leurs rapports avec la cartographie polonaise de l'époque (avec annexes et neuf cartes). J. Szaflarski: Quelques réflexions sur les sources cartographiques servant à dresser la carte historique du Spisz. Compte rendu des séances. Compte rendu de l'activité déployée de 1927 par la Commission chargée de dresser un atlas historique de la Pologne (une carte).*]

Prace Komisji historii sztuki. Tom VI, zeszyt 2. Kraków 1935, 4^o, str. 165—202 + 41—80. (*Travaux de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art. Tome VI, fascicule 2. Cracovie 1935, 4^o, p. 165—202 et 41—80.*)

Treść: Z. Batowski: Podróże artystyczne J. Ch. Kamsetzera w latach 1776—7 i 1780—82. Sprawozdania z posiedzeń za rok 1934. Indeks. (*Contenu: Z. Batowski: Les voyages de J. Chr. Kamsetzer, entrepris de 1776 à 1777 et de 1780 à 1782, en vue d'études artistiques. Comptes rendus des séances en 1934. Index.*)

Prace Komisji językowej. N^o 23. Kraków 1935, 8^o, str. 198. (*Travaux de la Commission linguistique. N^o 23. Cracovie 1935, 8^o, 198 p.*)

Treść (*Contenu*): Stopa R.: Die Schnalze, ihre Natur, Entwicklung und Ursprung.

Prace Komitetu Wydawnictw Ekonomicznych. N^o 11. Kraków 1935, 8^o, str. 205. (*Travaux du Comité pour la publication d'études sur les questions économiques. N^o 11. Cracovie 1935, 8^o, 205 p.*)

Treść: Siemiński Z.: Papier wartościowy o stałym oprocentowaniu.
(*Contenu: Siemiński Z.: Les valeurs à intérêt fixe.*)

Przegląd Historji Sztuki. Rocznik III, 1932/33.
Kraków 1935, 4°, str. 84. (*Revue d'histoire de l'art. III-e année, 1932/33. Cracovie 1935, 4°, 84 p.*)

Rocznik Polskiej Akademji Umiejętności, rok 1933/4. Kraków 1935, 16°, str. LXXI + 176. (*Annuaire de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, pour 1933/34. Cracovie 1935, 16°, LXXI + 179 p.*)

Rozprawy Wydziału filologicznego. Tom LXIV, n° 2. Kraków 1935, 8°, str. 58. (*Mémoires de la Classe de philologie. Tome LXIV, n° 2. Cracovie 1935, 8°, 58 p.*)

Treść: A. Brückner: O nazwach miejscowych. (*Contenu: A. Brückner: Sur les noms de localités.*)

N° 3. Kraków 1935, 8°, str. 126 + 40 tabl. (*N° 3. Cracovie 1935, 8°, 126 p. et 40 pl.*)

Treść: T. Mańkowski: Sztuka Islamu w Polsce XVII i XVIII wieku. (*Contenu: L'art de l'Islam au XVII-e et au XVIII-e siècles en Pologne.*)

Wydawnictwa Śląskie: Prace prehistoryczne. N° 1. Kraków 1935, 8°, str. 88 (z 29 rycinami w tekście, 15 tablicami i 1 mapą). (*Publications concernant la Silésie. Travaux préhistoriques. N° 1. Cracovie 1935, 8°, 88 p. (29 figures dans le texte, 15 planches et 1 carte)*).

Treść: Badania prehistoryczne w województwie śląskiem w r. 1933, przeprowadził Wł. Antoniewicz, R. Jakimowicz, J. Kostrzewski i J. Żurowski. (*Contenu: Recherches préhistoriques dans le Palatinat de Silésie en 1933, exécutées par: Wł. Antoniewicz, R. Jakimowicz, J. Kostrzewski et J. Żurowski.*)

Wydawnictwa Śląskie: Prace etnograficzne. N° 1. Kraków 1935, 8°, str. 151 (z 125 rycinami w tekście, 108 tablicami i 1 mapką). (*Publications concernant la Silésie: Travaux ethnographiques. N° 1. Cracovie 1935, 8°, 151 p. (125 gravures dans le texte, 108 planches et 1 carte)*).

Treść: M. Gładysz: Góralskie zdobnictwo drzewne na Śląsku. (*Contenu: M. Gładysz: La sculpture décorative sur bois des montagnards en Silésie*).

Wydawnictwa Śląskie: Prace ekonomiczne. N° 1.
Kraków 1935, 8°, str. 46. (*Publications concernant la Silésie: Travaux de l'économie politique. N° 1. Cracovie 1935, 8°, 46 p.*).

Treść: Massalski J. W.: Udział robocizny w kosztach produkcji węgla. (*Contenu: Massalski J. W.: La part du salaire dans les frais de l'extraction de la houille*).

Table des matières.

N° 1—3.	Page
Comptes rendus de l'Académie pour janvier—mars 1935	1
Bibliographie pour janvier—mars 1935	54
Résumés	
1. Andrejczin L. : Le verbe »vouloir« comme auxiliaire en polonais	4
2. Buczek K. : Les débuts de la cartographie polonaise, de Długosz à Wapowski	9
3. Caro L. : Kausalität oder Teleologie in der Volkswirtschaftslehre	12
4. Chodynicki K. : Les origines de l'Union de Brześć	17
5. Czapliński Wl. : L'attitude de Ladislas IV en présence de la guerre de Trente ans et sa politique entre 1637 et 1645	21
6. Czekanowski L. : La différenciation ethnographique de la Pologne à la lumière du passé	25
7. Estreicher K. : Raub und Vernichtung der polnischen Reichsinsignien	29
8. Jabłoński W. : Les siao-ha(i-eu)l-ye de Pékin. (Un essai sur la poésie populaire en Chine)	30
9. Klemensiewicz Z. : Die Verknüpfungszeichen	32
10. Lehr-Splawiński T. : Du dictionnaire polabe	35
11. Małecki M. : Les traits balkaniques dans les dialectes de Macédoine	39
12. Manteuffel J. : Les papyrus et les Ostraka de Varsovie	42
13. Sinko T. : De Horatii monstro ridiculo	45
14. Szablowski J. : Das alte Schloss in Żywiec	47
15. Szydłowski T. : Jorg Huber	48
16. Urbańczyk St. : Le refoulement en vieux polonais de l'ancien relatif <i>jen, jenże, jż</i> par l'interrogatif <i>który, kto, co</i>	49